1st ed.

4 Quarto +
14 Later

3 vols

8.6.16

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

Dessiné et gravé à l'eau forte par Queverdo. *Terminé au burin par Gaucher.*

Lettres à Emelie.

LETTRES

A ÉMILIE,

SUR

LA MYTHOLOGIE.

PAR M. DE MOUSTIER.

TOME PREMIER.

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant!

TÉLÉMAQUE, liv. 11.

A PARIS.

1790.

ÉPITRE

A

ÉMILIE.

ÉCHAPPÉ des fers de Thémis,
Chez Pomone libre et tranquille,
J'étois au sein de mes amis,
Mais mon cœur étoit à la ville.

J'éprouvois, durant ces beaux jours
Filés par la Mélancolie,
Qu'il n'est avec vous, Émilie,
Point de vacances en amours;
Et, pour calmer la violence
Du feu qui brûloit dans mon sein,
Je dessinois en votre absence,

Attendant ma convalescence,
Le portrait de mon médecin.

Mais, privé du modèle aimable
Dont je crayonnois les beautés,
J'empruntai celles de la Fable,
Pour peindre vos réalités :
Or, à vos graces naturelles,
En ajoutant les tributs
Ou de Minerve, ou de Vénus,
Ou bien des autres Immortelles,
Je m'attribuois, en retour,
Près d'elles, dans chaque aventure,
Le rôle des Dieux tour à tour,
Excepté celui de Mercure.

Ainsi, j'avoûrai qu'en secret
J'avois souvent plus d'intérêt
Que vous dans la métamorphose;
Car le premier bien des Amours,

L'illusion étoit toujours
Le prix de votre apothéose.

Des amans tel est le bonheur,
L'amitié seule véritable
Est l'histoire de notre cœur,
Et l'amour n'en est que la fable.
Ah! de nos cœurs, depuis long-tems,
Si vous aviez voulu m'en croire,
Nous aurions, par nos sentimens,
Mêlé la Fable avec l'Histoire.

Cependant, daignez accueillir
Ces écrits que la négligence
A, sous les yeux de l'indulgence,
Griffonnés pour vous les offrir.
Si, par un arrêt, la satyre,
Dès le berceau, vient à proscrire
Ces enfans de la liberté,

Qui vous ont déjà fait sourire
Des traits de leur naïveté ;
Loin que ce revers me confonde,
Je dirai : L'amour m'abusoit,
J'ai cru, lorsque l'on vous plaisoit,
Qu'on devoit plaire à tout le monde.

PRÉFACE.

Sexe aimable, qui protégez
Les Talens, enfans du Génie,
Et, d'un regard, donnez la vie
Aux Arts que vous encouragez;
Esprits heureux, qui mélangez
La Toilette, la Politique,
Les vapeurs, la Métaphysique,
Et la morale et les chansons;
Docteurs, qui donnez des leçons
D'Amour, de Vertu, de Folie,
De Mode et de Philosophie,
Daignez accueillir les Essais,
D'une Muse encore novice,
Qui, d'un sourire ou d'un caprice,
Attend sa chûte ou son succès.

L'Ouvrage qu'elle vous dédie
Est peut-être un peu moins que rien;
Cependant il vous appartient,
Puisqu'il est une Fantaisie.

Si vous trouvez, dans ces Écrits,
Ces traits, cette grace ingénue,
Cette fraîcheur de coloris
Qui parent la Vérité nue,
C'est à vous que je les ai pris,
A vous que je les restitue;
Mais, si j'ai fait en vain l'effort
D'apprendre chez vous l'art de plaire,
Ce qui paroîtra bien plus fort,
J'apprendrai celui de me taire.

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

LETTRE PREMIERE.

PUISQUE vous m'ordonnez, Émilie, de vous retracer l'histoire des Dieux de la Fable :

Permettez que la Poésie
S'entremêle dans mes discours ;
Car de la Fable elle est l'amie,
Et l'interprête des Amours.

Je crois bien qu'à ce dernier titre elle vous a souvent ennuyée. Que voulez-vous ? C'est la faute de votre esprit et de votre figure ; et je ne vous conseille pas de vous en

défaire. Cela est à charge, j'en conviens ; mais vous savez qu'il faut vivre avec ses ennemis.

Les Dieux dont je vais vous parler, ne sont que les Dieux d'importance qui ont joui d'une certaine réputation : il y en a beaucoup d'autres, dont les noms même ne sont pas venus jusqu'à nous. Notre calendrier n'est qu'une bagatelle, en comparaison de celui des Anciens.

Ils adorèrent d'abord les Astres : aussi le Ciel est-il le plus ancien des Dieux. Ils consacrèrent ensuite leur culte aux héros, tels que Jupiter et Bacchus ; ensuite aux Vertus, sous le nom de Minerve ; ensuite aux beaux arts et à leurs inventeurs, sous le nom d'Apollon et de Muses ; enfin, aux animaux et aux plantes ; et voici à quelle occasion.

Lorsqu'autrefois les Titans se liguèrent,
Pour attaquer Jupin dans son palais des cieux,
Les généraux qu'ils se donnèrent,
N'étoient pas d'un minois, dit-on, fort gracieux.
C'étoient le seigneur Encelade,
Qui, pour soutenir l'escalade,
Lançoit des rochers monstrueux ;
Le redoutable Briarée,
Armé de cent bras vigoureux,
Et l'épouvantable Tiphée,
Demi-homme, demi-serpent,

Dont

Dont le front atteignoit le séjour du tonnerre,
Tandis que sa queue, en rampant,
Sous ses replis nombreux faisoit trembler la terre.

A l'aspect de ces messieurs, voilà toutes les Déesses tombées en syncope. Les Dieux, au lieu de les secourir, s'esquivent bravement, et courent se cacher en Egypte. Là, pour n'être point reconnus des Titans, ils se changent,

Les uns en rats, d'autres en crocodiles,
Plusieurs en choux, en poireaux, en lentilles; (1)
En arbres, fleurs, poissons et cœtera.
L'Égyptien humblement adora,
Depuis ce tems tout ce qui l'entoura,
Et dévotement imbécille,
Crut voir les Dieux nager au fond du Nile,
Croître, fleurir au milieu des vergers,
Et tous les ans peupler ses potagers.

Ainsi, le nombre des Dieux, habitans de la Terre, surpassa bientôt celui des habitans de l'Olympe.

Pour mettre un peu de police parmi cette foule de Divinités, on les partagea en quatre ordres. On plaça, dans le premier, les Dieux suprêmes; dans le second, les Dieux subalternes; dans le troisième, les

(1) On sait que les Égyptiens adoroient jusqu'aux légumes de leurs jardins.

demi-Dieux; et dans le quatrième, les petites Divinités du peuple, qui composent la canaille céleste.

Les Divinités du premier ordre sont au nombre de vingt. Jupiter en a choisi onze pour les admettre à son conseil, qui se tient de la manière suivante :

Sur son trône resplendissant
D'abord le maître du tonnerre,
Mouchant trois fois, trois fois toussant,
Débite, d'un air imposant,
Un beau rapport qu'il a fait faire
Par Apollon, son secrétaire ;
Puis Junon d'un ton aigre-doux,
Le contredit à l'ordinaire :
Alors Neptune, son beau-frère,
Raccommode les deux époux.
En sa qualité de grand'mère,
Vesta prend un ton débonnaire
Pour opiner. Mars la fait taire
Et d'un seul mot sabre l'affaire
Sur laquelle on délibérait.
Vulcain veut rompre le silence ;
Mais Vénus, avec nonchalance,
Lui dit : vous êtes un benêt :
Puis, d'un regard de complaisance
Flattant Jupin, dicte l'arrêt
Que Mercure écrit tout d'un trait,
Et qu'ils avoient dressé d'avance.
Diane en murmure en secret ;
Cérès rougit d'impatience,
Tandis qu'enrageant en silence,
Minerve opine du bonnet.

SATURNE

Cer Zueverdo fécit l'an 2en. d'l'RF.

Les autres Divinités du premier ordre, savoir, le Destin, Saturne, Génius, Pluton, Bacchus, l'Amour, Cybèle et Proserpine, sont exclues du conseil des Dieux, pour d'excellentes raisons sans doute, car Jupiter n'en put avoir d'autres. On assure pourtant que Cybèle et Proserpine ont le tabouret chez Junon. Au reste, la faveur n'est pas grande ; car cette reine est d'un caractère fort difficile : on l'accuse même de manquer d'égards pour sa grand'mère ; c'est la bonne Vesta qui radotte et se porte à merveille. J'espère vous en donner demain des nouvelles. Comme je veux suivre l'ordre de l'ancienneté, c'est par elle que je commencerai.

Attendez-vous néanmoins à trouver beaucoup d'inconséquence dans mes lettres ; car il y en a beaucoup dans le sujet que je vais traiter.

La Fable ressemble à la plupart de nos Parisiennes dont l'esprit n'est jamais plus aimable que quand il brille aux dépens du bon sens. D'ailleurs,

Pour vous lorsque l'on écrit,
En commençant le volume,
Le cœur égare l'esprit,
L'esprit égare la plume.

LETTRE II.

JE vous ai promis des inconséquences; en voici :

La mère Vesta, dont jé vous ai parlé, épousa, l'an premier du monde, le Ciel, dont elle eut Titan et Saturne.

Cette ancienne Vesta est la même que Cybèle, et Cybèle est la même que la Terre. Or, Saturne, vingt ans après, épousa Rhée, qui est la même que Cybèle, qui est la même que la Terre, qui, dit-on, est la même que Vesta.

Pour vous débrouiller cette grande énigme,

Je vais, en généalogiste
Eclairé, subtil et profond,
Faire comme ces messieurs font,
C'est-à-dire, suivre à la piste
La fabuleuse Antiquité,
Et vous créer, à l'improviste,
Des gens qui n'ont point existé.

Vesta, surnommée Cybèle, à cause de sa principauté de la Terre, la donna en dot à Saturne, en le mariant avec Rhée. En conséquence, celle-ci prit, le jour de ses nôces,

VESTA, OU CIBELLE.

F. M. Quéverdo fecit 1793.

le nom de Cybèle, comme nouvelle Dame de la Terre; ce qui depuis l'a fait confondre avec Vesta, sa belle-mère.

Mais, en laissant passer cet apanage dans la maison de son fils, Vesta s'en réserva toujours le titre et les droits honorifiques, qu'elle partagea avec sa belle fille. Aussi le culte de l'une et de l'autre est-il à-peu-près le même. On les représente cependant d'une manière différente.

Cybèle la douairière, assise gravement,
Garde toujours sévèrement
Son sérieux de grand'maman.
Son front est couronné de tours, de chapiteaux,
Et dans sa main sont les trousseaux
Des clefs de tous les vieux châteaux.
Toujours fraîche, toujours plus belle,
La jeune et féconde Cybèle
A sa suite conduit les Saisons et l'Amour,
Et parcourt ses états dans un leste équipage:
Deux superbes lions en forment l'attelage;
Les Nymphes dansent à l'entour.
L'aimable Déité voyage
Sous un ciel pur et sans nuage.
Les vents impétueux, enclos dans un tambour,
Dorment à ses côtés. Cérès, Flore et Pomone,
Pour leur Reine, à l'envi, tressent une couronne;
Tandis que, caressant les trésors de son sein,
Zéphyre, du bout de ses aîles,
Découvre, en souriant, l'une des deux mamelles
Qui nourrissent le genre humain.

Lorsque sa statue arriva à Rome, le vaisseau qui la portoit s'arrêta tout-à-coup à l'embouchure du Tybre. Aussi-tôt une certaine Claudia, dont l'honneur étoit fort suspect, voulant fermer la bouche aux médisans, attacha le vaisseau à sa ceinture, et, après une courte prière, le fit avancer sans résistance. Mais il y a des incrédules qui regardent ce fait comme aussi équivoque que la réputation de la dame.

Quoi qu'il en soit, la jeune Cybèle mit au jour une petite Déesse, que son aïeule aima bientôt à la folie, au point qu'elle voulut lui donner son nom. Les jeunes époux y consentirent par déférence.

Voilà donc encore une Vesta. Celle-ci fut la déesse du Feu et de la Virginité; ce qui paroît contradictoire à quelques personnes.

A Rome, on entretenoit dans son temple une flamme immortelle; si par malheur elle venoit à s'éteindre, tout le peuple faisoit des expiations et des sacrifices, et l'on ne pouvoit la rallumer qu'aux rayons du soleil. Le soin de l'entretenir étoit confié aux Vestales: ces prêtresses faisoient vœu de virginité, mais

Le cœur naïf des pauvres Jouveucelles,
Dans l'âge heureux où l'on aime, où l'on plaît,
Du feu sacré qui sous leurs mains brûlait,
Plus d'une fois sentit les étincelles.

Cependant, malheur à celles qui violoient leur vœu ! elles étoient enterrées toutes vives. C'étoit un supplice horrible.

Touchés par l'innocence et l'éclat de leurs charmes,
Les bourreaux s'étonnoient de répandre des larmes;
Les juges frémissoient : le peuple avec horreur,
Ecoutoit les longs cris de ces tendres victimes....
Ah ! si les sentimens de l'amour sont des crimes,
Dieux cruels ! pourquoi donc leur donniez-vous un cœur ?

Adieu, belle Emilie ; je ne veux plus vous écrire aujourd'hui. Ces pauvres Vestales m'ont rendu l'ame un peu triste ; adieu :

Je vais rêver en liberté.
Si vous étiez de la partie,
Je ne donnerois pas, pour un an de gaîté,
Un jour de ma mélancolie.

D. M. T.

LETTRE III.

LE Ciel et Vesta eurent un grand nombre d'enfans. Les principaux furent Titan, Saturne, l'Océan, les Cyclopes, Cérès, Thétis et Rhée. Cette dernière, qui étoit la favorite de Vesta, devint fort éprise de Saturne, et l'épousa : ce fut alors qu'elle prit le nom de Cybèle.

Titan, l'aîné de la famille céleste, étoit l'héritier présomptif du trône. Saturne, son cadet, ne pouvoit prétendre à la royauté : Cybèle en étoit au désespoir. En effet,

Le premier jour qu'on aime, on se plaît en secret
A mettre au rang des rois l'objet que l'on adore ;
Et s'il étoit un rang plus éclatant encore,
Ce seroit là celui que le cœur choisiroit.

La jeune Cybèle, usant donc de l'empire qu'elle avoit sur Vesta, lui persuada qu'il falloit que Titan cédât à Saturne son droit d'aînesse ; et Vesta persuada la même chose à son mari.

Titan crut devoir, par obéissance, céder le trône à Saturne ; mais ce fut à condition que celui-ci n'élèveroit aucun enfant

mâle, afin qu'après lui la royauté retournât aux enfans de Titan. Saturne accepta cette condition; et, pour l'observer, il avaloit, en naissant, tous les enfans mâles que sa femme lui donnoit.

Mais voyant qu'il étoit bon homme,
La jeune Cybèle, un beau jour,
A son appétit fit un tour
Assez plaisant, et voici comme :

Etant accouchée de Jupiter et de Junon; elle mit à la place du premier une pierre qu'elle habilla en poupée. Le bon Saturne qui avoit la vue basse apparemment, l'avala sans cérémonie. Il falloit qu'il eût l'estomac meilleur que les yeux, car à la naissance de Neptune et de Pluton, il fit encore deux repas semblables, sans en être incommodé.

Quoi qu'il en soit, son épouse fit secrettement élever Jupiter dans l'île de Crète. Il étoit déjà grand, lorsque Titan, son oncle, le découvrit.

Aussi-tôt ce prince assemble une armée, marche contre Saturne, le fait prisonnier avec Cybèle, et les enferme dans le Tartare : mais Jupiter lui échappe, et quelques années après, le charge lui-même de fers, et brise ceux de ses parens. Bientôt

Saturne, rétabli sur le trône, redoutant pour lui-même la valeur et l'ambition de son libérateur, lui dresse des embûches. Jupiter en est instruit, et le chasse de l'Olympe ; alors le dieu, détrôné pour toujours, s'enfuit en Italie, dans le pays Latin, où règnoit Janus.

Là, de roi qu'il étoit, il se fit laboureur ;
Et sous le chaume enfin il trouva le bonheur.
Un peuple agriculteur, à ses leçons docile,
Ensemença la terre, et la rendit fertile ;
Saturne en fut aimé. Ce bonheur, à mon gré,
Vaut bien, ô mes amis ! celui d'être adoré.

C'est apparemment comme père de l'agriculture, que Saturne est représenté sous la figure d'un vieillard, tenant une faulx de la main droite. On lui met, dans l'autre main un serpent qui se mord la queue ; c'est l'emblême de la Prudence, principal attribut de Saturne.

Tout le tems que ce dieu passa en Italie, fut appelé l'âge d'or.

Siècles heureux de la simplicité,
De l'innocence et de la bonhommie,
Où la franchise et la noble équité
Avoient encore un temple en Normandie,
Où l'on disoit toujours la vérité ;
Où la Gascogne étoit inhabitée ;
Où la beauté n'étoit jamais fardée ;

Où l'on n'avoit ni le lait virginal,
Ni blanc, ni noir, ni rouge végétal;
Où décemment l'on n'étoit point volage;
Où chaque amant heureux étoit discret;
Où sans écrin, ni bijoux, ni portrait,
Du tendre objet que l'on idolâtrait,
Au fond du cœur on conservoit l'image;
Où la Concorde, et l'Hymen et l'Amour,
Paisiblement faisoient ménage ensemble.
Siécles heureux, reviendrez-vous un jour?
Le mal revient fort souvent, ce me semble:
Le bien lui seul passe-t-il sans retour?

C'est en mémoire de ce tems, que, tous les ans, au mois de septembre, on célébroit à Rome les Saturnales. Durant ces fêtes, pour rappeler les vertus et l'égalité qui, jadis, avoient uni les hommes, on renversoit l'ordre ordinaire de la vie domestique. Par exemple, si les Saturnales se fussent célébrées en France, on auroit vu

La charité règner chez les petits-collets,
La fraternité chez les moines,
Les maîtres servir leurs valets,
Les gouvernantes leurs chanoines.

Enfin on s'envoyoit des présens de toutes parts, pour marquer que tous les biens étoient communs sous le règne du bon Saturne.

Il n'y a qu'une petite chose qui me fâche

contre ce dieu, c'est qu'on lui sacrifioit des victimes humaines, et que les gladiateurs étoient sous sa protection. Mais ce qui me réconcilie avec lui, c'est qu'il facilita le commerce, en inventant la monnoie. Celle qu'il fit frapper, représentoit, d'un côté, un vaisseau, symbole du commerce qu'il avoit établi, et de l'autre, un homme à deux têtes : c'étoit le portrait du roi Janus.

Ce prince avoit accueilli Saturne, pendant son exil, jusqu'à partager son trône avec lui. En récompense, le dieu lui donna la connoissance du passé et même celle de l'avenir. Voilà pourquoi l'on représentoit Janus avec deux visages opposés. Ovide a dit de lui qu'il étoit le seul de tous les dieux qui vît son derrière.

Le mois de janvier lui fut consacré. Il tenoit, de la main droite, une clef, pour marquer qu'il ouvroit l'année, et de la main gauche une baguette, comme présidant aux Augures.

Romulus, fondateur de Rome, et Tatius, roi des Sabins, ayant fait ensemble un traité, lui bâtirent, à cette occasion, un temple dans lequel il y avoit douze autels, un pour chaque mois de l'année. Ce temple

JUPITER

Queverdo fecit

temple étoit toujours ouvert durant la guerre, et fermé durant la paix.

On dit que l'Hyménée et le fils de Vénus,
Depuis long-tems se font la guerre ;
Mais qu'un jour vous devez leur faire
Fermer le temple de Janus.

LETTRE IV.

JUPITER, en naissant, fut transporté dans l'île de Crète. Les nymphes aux soins desquelles on le confia, lui tressèrent un berceau de fleurs.

Mollement elles y posèrent
Ces membres délicats et ces débiles mains
Qui dans la suite terrassèrent
Le peuple de Titans et ses fiers souverains.
Du jeune Dieu les jeux et l'innocence,
Et la gaîté compagne de l'enfance,
Composoient la naissante cour.
L'heureuse paix habitoit ce séjour ;
Les aquilons en respectoient l'asyle.
Au règne tranquille du jour
Succédoit une nuit tranquille.
Les oiseaux gazouillant leurs aimables concerts,
Le murmure des eaux, le doux calme des airs,
Les nymphes en silence et le tendre Zéphyre,

Dans ces paisibles lieux exerçant son empire,
Annonçoient le repos du Roi de l'univers.

Cependant, lorsque ses premières dents commencèrent à percer, il devint fort méchant, et se mit à crier du matin au soir. Alors ses prêtres, que l'on appelloit corybantes, inventèrent une sorte de danse, dans laquelle ils s'entre-frappoient avec des boucliers d'airain : ce cliquetis empêchoit Saturne et Titan d'entendre les cris du petit Jupiter; mais le meilleur moyen pour l'appaiser, étoit de lui présenter le sein de sa nourrice. C'étoit la chèvre Amalthée. On prétend, à ce propos, que le lait de chèvre rend la tête légère. Jupiter me porte à croire qu'il influe aussi sur le cœur : en effet,

Jamais petit-maître, à Paris,
Ne courtisa plus de Cloris,
De grisettes et de princesses,
Que Jupin ne trompa jadis
De mortelles et de déesses.

Je n'entreprendrai pas même de vous en faire la liste. Les plus célèbres furent Antiope, Alcmène, Danaé, Léda, Sémélée, Europe, Egine et Calisto. J'aurai, dans la suite, occasion de vous en parler. Revenons à l'île de Crète.

Jupiter ayant été sevré, voulut récompensesr la chèvre Amalthée, sa nourrice, et la changea en constellation ; mais il retint une de ses cornes, dont il fit présent aux nymphes qui l'élevoient.

C'étoit la corne d'abondance,
Qui passa tant de main en main,
Que l'on ignore son destin.
Cependant on la croit en France,
Au greffe de Thémis, ou bien
Entre les mains de la Finance ;
Mais ces messieurs n'en disent rien.

Au sortir de l'enfance, Jupiter fut un héros. Le premier de ses exploits fut la guerre qu'il soutint contre les Titans. Je vous ai dit qu'au moment décisif les dieux l'abandonnèrent ; mais son courage lui suffit. Il foudroya, lui seul, ses ennemis, et renversa sur eux les montagnes qu'ils avoient entassées pour escalader le ciel.

Encelade, malgré son air rébarbatif,
Dessous le mont Ethna fut enterré tout vif.
Là, chaque fois qu'il éternue,
Un volcan embrâse les airs ;
Et quand par malheur il remue,
Il met la Sicile à l'envers.

Nous en avons encore un exemple tout récent.

Le second exploit de Jupiter n'est pas aussi glorieux pour lui que le premier.

C'est la défaite et l'exil de Saturne en Italie. Il est vrai que celui-ci avoit eu des torts ; mais son fils lui devoit une retraite plus honorable.

Après s'être rendu maître du trône, Jupiter épousa Junon sa sœur, et vécut d'abord avec elle en bon mari. Il se fit adorer au commencement de son règne. Alors commença le siècle qui succéda au siècle d'Or : c'est-à-dire, que la Vertu règnoit encore sur la terre, mais avec moins d'empire qu'au siècle précédent.

De la vertu le second âge
Fut appelé l'âge d'argent :
Mais à cette époque, on prétend
Qu'il s'y glissa de l'alliage.

En effet, le crime commençoit à paroître et Jupiter fut obligé de le punir d'une manière terrible, en la personne de Licaon, roi d'Arcadie.

Ce prince cruel massacroit tous les étrangers qui passoient par ses états. Jupiter se présente chez lui, et demande l'hospitalité. Licaon, voulant braver la puissance suprême, fait servir au maître des Dieux les membres d'un esclave. Jupiter, indigné, réduit en cendres le palais du barbare, et le change lui-même en loup.

Ce roi sous sa forme nouvelle,
Fait encor frissonner d'horreur.
De sa gueule le sang ruisselle,
Sa prunelle ardente étincelle
De feu, de rage et de fureur.

C'est sans doute à cette occasion que Jupiter fut adoré sous le nom de Jupiter-hospitalier, comme ayant vengé l'hospitalité.

Bientôt après il fut appelé Jupiter-Ammon..... Ecoutez bien : je vais vous parler grec : Ammon (mot grec) signifie, en français, arêne ou sable. Or, Bacchus se promenant un jour dans les sables de l'Arabie, fut pris d'une soif ardente, et le Dieu du vin ne put pas même trouver une goutte d'eau. Dans cette extrémité, Jupiter se présente à lui sous la forme d'un bélier, frappe du pied la terre, et fait jaillir une source abondante. Bacchus, en reconnoissance, éleva, dans cet endroit, un temple sous l'invocation de Jupiter-Ammon, c'est-à dire, Jupiter des arênes.

Ce Dieu avoit un temple plus célèbre encore dans la forêt de Dodône : c'est-là qu'il rendoit ses oracles.

Sous l'ombrage sacré de ces arbres antiques,
Il est un antre obscur. Jamais les plus beaux jours
N'égayèrent l'horreur de ses sombres contours.

Le voyageur tremblant attend sous ses portiques.
Là sont l'Espoir au front serein,
L'Ambition au front d'airain,
Avec la Crainte au front sinistre,
Les Soupçons, l'Intérêt; enfin
C'est l'anti-chambre d'un ministre.
La porte s'ouvre; on entre en frissonnant:
On espère; on respire à peine.
Les voûtes ont tremblé.... le Dieu parle!... A l'instant,
Le ministre approche, et vous rend
Votre destin écrit sur des feuilles de chêne,
Que d'un souffle emporte le vent.

A Rome, on adoroit Jupiter-Stator. Ce surnom lui vient du mot latin *stare*, qui signifie s'arrêter, en mémoire de ce que Jupiter avoit tout-à-coup arrêté les Romains fuyant devant les Sabins. On adoroit, dans la même ville, Jupiter-Lepis, ou Jupiter-Pierre. Cette pierre étoit celle que Rhée avoit mise à la place de ce Dieu, et que Saturne apparemment n'avoit pas digérée. Il y avoit aussi Jupiter-Capitolin, Jupiter-Tarpéïen, parce qu'il avoit un temple sur le mont du Capitole, et un autre sur la roche Tarpéïenne. Il y avoit enfin Jupiter-tonnant, Jupiter-fulminant, Jupiter-vengeur, Jupiter Dieu du jour, Jupiter Dieu des mouches.

Voici à quelle occasion: Hercule faisant

un sacrifice, fut assailli par un essaim de mouches qu'attiroit l'odeur de la victime : mais ayant aussi sacrifié à Jupiter, les mouches s'envolèrent ; ce qui fit tant d'honneur au roi du Ciel, qu'il en conserva le nom.

Mais le titre le plus illustre de Jupiter, est celui d'Olympien, parce que le mont Olympe étoit son séjour ordinaire. C'est là qu'on célébroit en son honneur les jeux olympiques, si fameux autrefois dans l'univers, et dont je dois vous entretenir.

On représente le roi des dieux assis sur son aigle ou sur un trône d'or, au pied duquel sont deux coupes qui versent le bien et le mal. Son front est chargé de sombres nuages ; ses yeux menaçans brillent sous de noirs sourcils; son menton est couvert d'une barbe majestueuse. Il tient le sceptre d'une main ; de l'autre, il lance la foudre. Les Vertus siègent à ses côtés.

Les Dieux tremblent en sa présence ;
Les Déesses même, dit-on,
Près de lui gardent le silence ;
Mais ce n'est qu'une fiction ;
Ceci soit dit, ne vous déplaise,
Entre nous deux par parenthèse.

On le revêt aussi d'un manteau d'or. A ce propos, l'on rapporte que Denys, le tyran, le lui fit ôter, en disant qu'il étoit trop chaud pour l'été, et trop froid pour l'hiver. Il lui fit présent, à la place, d'un habit des quatre saisons.... Adieu.

Pour un jour c'est trop babiller.
Je sais qu'il n'appartient qu'aux belles
De pouvoir, sans nous ennuyer,
Eterniser les bagatelles.

Je reconnois donc mon insuffisance à cet égard, et je finis. Cependant,

Lorsqu'on finit de vous écrire,
Le cœur dit toujours : c'est trop tôt ;
Car avec vous il a beau dire,
Ce n'est jamais son dernier mot.

LETTRE V.

ON vous a parlé quelquefois
De ces joûtes, de ces tournois,
Où la lance en arrêt, la visière baissée,
Nos chevaliers brûlans et de gloire et d'amour,
Combattoient pour faire la cour
A la dame de leur pensée,
Qui payoit ordinairement
Un œil, un bras de moins, une jambe cassée,
D'un bracelet ou d'un ruban.

Tels étoient à-peu-près les jeux Olympiques, si célèbres autrefois ; excepté que la gloire seule y devoit animer les combattans; car les femmes en étoient exclues sous peine de la vie. Mais, malgré cette loi sévère, quelques-unes s'y rendirent en habit d'homme. Plusieurs même osèrent entrer en lice, et ayant remporté le prix, elles ouvrirent aux femmes la barrière des jeux Olympiques. Depuis ce tems, l'Amour y fut associé avec la Gloire.

La religion s'y trouvoit aussi intéressée ; car ces jeux étoient toujours précédés et suivis d'un sacrifice en l'honneur des Dieux, et particulièrement d'Apollon. On ouvroit ensuite la carrière préparée pour la Course, la Lutte, le Ceste, le Disque et les différens tours de force et de souplesse.

Dans le principe, la Course n'étoit que d'une stade, c'est-à-dire, d'environ six cents pas. Les prétendans couroient à pied, armés de toutes pièces. Mais à la neuvième Olympiade, la stade fut doublée. On établit alors la course des chevaux, et à la vingt-cinquième, on y joignit celle des chars. Cinisque, fille d'Archidamas, prince de Macédoine, en remporta le prix. Excitées par cet exemple, les autres femmes macédoniennes se mirent sur les rangs, et

méritèrent plusieurs fois la couronne de myrte, de chêne ou d'olivier.

Vos victoires sont plus paisibles ;
Elles ont moins d'éclat, mais bien plus de douceurs :
Vous domptez notre orgueil, vous nous rendez sensibles ;
Vous insinuez dans nos cœurs
La tendre humanité, la constance, les mœurs.
Plus purs, quand nous cédons au pouvoir de vos charmes,
Et plus dignes de vous, quand nous sommes vaincus,
Près de nous la candeur, l'amitié sont vos armes,
Et vos triomphes nos vertus.

Revenons aux jeux Olympiques. La Lutte succédoit à la Course. Les Lutteurs combattoient nuds. On leur frottoit d'huile les membres et le corps, pour leur donner plus de souplesse, et laisser en même-tems moins de prise à leurs adversaires. Alors ils entroient en lice, et se saisissant étroitement, ils essayoient, par force ou par adresse, de se renverser, jusqu'au moment où l'un des deux plioit et tomboit sur les reins.

Le Ceste étoit de tous les exercices le plus pénible et le plus dangereux. Les combattans étoient armés de gantelets, composés de plusieurs cuirs plombés, appliqués

l'un sur l'autre, et dont un seul coup porté sur la tête, suffisoit pour assommer. D'ailleurs, on se permettoit les moyens les plus violens pour triompher de ses adversaires.

Arrachion ayant vaincu tous les siens, à l'exception d'un seul, celui-ci le jeta par terre et l'étrangla. Mais, par un effort de désespoir et de rage, Arrachion, expirant à ses pieds, lui mordit l'orteil, et le rompit. La douleur fut si vive, que le vainqueur demanda grace, et l'on posa la couronne sur la tête d'Arrachion, qui n'étoit plus.

Cette victoire est noble et belle ;
Mais chez les morts de quoi sert-elle ?

Le Disque étoit un palet de pierre ou de métal, dont la forme et la pesanteur varioient au gré des concurrens. L'avantage de cet exercice étoit de procurer en même tems la force et l'à-plomb. Le vainqueur étoit celui qui, d'un pied se tenant en équilibre sur la pointe d'un cône, jetoit son disque à la plus grande distance.

Ces jeux se terminoient ordinairement par quelques autres qui exerçoient tour à tour la vigueur, l'adresse et la légèreté.

Les juges qui décernoient le prix, étoient au nombre de neuf. Ils faisoient un

noviciat de dix mois avant de monter sur le tribunal, et juroient solemnellement d'observer les lois de l'équité la plus rigoureuse.

Mais, lorsqu'une aimable courière
Touchoit au bout de la carrière
Au même instant que son rival,
Que l'arrêt étoit difficile !
Si l'esprit est impartial,
Le cœur n'est-il jamais fragile ?

L'établissement des jeux Olympiques est attribué à cinq frères, nommés Dactiles (1 mot qui désigne leur nombre et leur union. Ces jeux se célébroient tous les cinq ans ; et ces intervalles ont servi, durant plusieurs siècles, d'époques pour la Chronologie.

Par leurs fêtes autrefois
Nos pères datoient leurs années,
Comme je date mes journées
Par celles où je vous vois.

Ainsi, au lieu de dire, comme aujourd'hui l'an mil sept cent &c. on disoit la première, la seconde année de la vingtième, de la trentième Olympiade. Par exemple, j'aurois dit alors de vous :

(1) Dactillos (mot grec) signifie doigt.

votre

Votre jeune cœur murmure
Dès la première olympiade ;
A sa deuxième il soupira ;
Dans son cours il tomba malade;
La fièvre enfin se déclara
Le premier jour de la troisième :
Mais l'hymen, par un talisman
Qu'au doigt il vous mettra lui-même,
Doit vous guérir subitement
Deux ans avant la quatrième.

Cela signifieroit, en stile moderne, que vous avez éprouvé à cinq ans le penchant ; à dix ans, le desir ; à treize ans, le besoin ; à quinze ans, le tourment d'aimer, et que vous serez mariée à dix-huit ans. J'en souhaite autant à toutes vos contemporaines.

Mais ce vœu que sincérement
Je forme pour leur hyménée,
Ressemble, malheureusement,
Aux vœux de la nouvelle année.

Les Athlètes qui se distinguèrent le plus aux jeux Olympiques, furent Théagène, Euthyme, Milon et Polydamas.

Théagène, né à Thase, petite ville voisine de Lacédémone, remporta douze fois le prix ; ses compatriotes lui dressèrent une statue. Mais un de ses envieux allant toutes les nuits la fustiger, elle tomba sur lui et l'écrasa. Les enfans du mort citérent la

statue devant le juge ; car la loi de Licurgue ordonnoit de punir, même les choses inanimées, de tout crime attentatoire à la vie et au repos des citoyens. Ah ! que cette loi n'est-elle encore en vigueur !

Je proscrirois ces voiles, cette gaze,
Dont le perfide transparant
Nous aiguillonne et nous embrâse
D'un feu toujours plus dévorant ;
Et ce corset qui dissimule
Des charmes qu'il fait trop sentir,
Et cette friponne de mule,
Dont la forme nous fait mourir
D'incertitude et de plaisir.

Le Juge Lacédémonien condamna la statue à être jetée dans la mer ; mais la famine ayant suivi de près l'exécution de cet arrêt, les Thasiens consultèrent l'oracle qui leur ordonna de repêcher et de rétablir ce monument ; et depuis ce tems, Théagène fut mis au rang des demi-dieux.

Euthyme mérita le même honneur ; voici à quelle occasion :

Ulysse, dans le cours de ses longs voyages, étant abordé à Thémesse, ville d'Italie, un de ses compagnons, qui avoit violé une jeune fille, fut massacré par les habitans, et le roi d'Itaque, instruit de son crime, se rembarqua sans lui rendre les devoirs funèbres. Bientôt l'esprit du mort, privé de

sépulture, porta le ravage et la désolation dans la campagne..... Je n'ose cependant vous garantir ce fait, car tous les revenans me sont fort suspects.

Notre esprit du rivage sombre
Revient-il après nous, revêtu de notre ombre?
Je n'en crois rien; et même, sur ce point,
De Docteurs je sais un grand nombre,
Dont l'Esprit ne reviendra point.

Quoi qu'il en soit, l'oracle consulté promit aux habitans que l'esprit s'appaiseroit, pourvu que chaque année on lui abandonnât la plus belle fille du canton.

Je soupçonne qu'en ce mystère
L'Oracle avoit ses intérêts.
Une vierge naïve, à l'œil vif, au teint frais,
Qui rougit en cachant ses timides attraits,
Comme la rose printannière,
Est une riche offrande! mais
Qu'est-ce qu'un esprit en peut faire?

Les Thémessiens payoient pour la troisième fois ce fatal tribut, lorsque Euthyme, déjà célèbre par un nombre de victoires remportées aux jeux Olympiques, arriva dans ces contrées. Ce héros combattit l'esprit, le fit évanouir et délivra l'aimable victime, dont il obtint ensuite le cœur et la main.

Plus célèbre encore, mais plus malheureux, Milon de Crotone surpassa tous les

athlètes de son tems. On le vit aux jeux Olympiques, charger sur ses épaules un taureau de deux ans, le porter au bout de la carrière sans reprendre haleine, l'assommer d'un coup de poing, et le manger le même jour. Ce trait suffit pour vous donner une idée de sa force extraordinaire.

Mais ces faveurs particulières que la nature nous accorde quelquefois, ne sont pas de longue durée.

Le tems emporte dans son cours,
Et nos forces et nos amours.
Au moment où l'homme commence,
La vieillesse vient l'avertir
Qu'il est déjà tems de finir,
Et bientôt de son existence
Il n'a plus que le souvenir.

Milon, dans un âge avancé, se promenoit seul au milieu d'un bois écarté. Il aperçut un arbre que le vent avoit fendu en l'agitant. Se rappelant alors son ancienne vigueur, il essaya d'en séparer les éclats; mais le bras de Milon avoit vieilli. L'arbre s'étant entr'ouvert à la première secousse, se referma. Tous les efforts de l'athlète ne purent le dégager de cette étreinte fatale, et le vainqueur des jeux Olympiques, attendant la mort dans un désert, y devint la proie des bêtes féroces.

Polydamas, son rival et son ami, périt d'une manière aussi tragique. Cet athlète, dans son enfance, avoit étouffé, sur le mont Olympe, un lion monstrueux; d'un seul coup il assommoit un homme; d'une main il arrêtoit un char attelé de six coursiers.

Un jour, tandis qu'il buvoit dans une grotte avec ses amis, la voûte s'ébranla, et les convives prirent la fuite. Polydamas demeura seul; et comptant sur ses forces, il voulut soutenir cette masse énorme; mais le rocher, en s'écroulant, l'écrasa de sa chûte.

Telles sont les suites funestes de la présomption. Le sage évite le danger; le téméraire le brave et succombe. Il y a déjà quelques années que j'en ai fait l'expérience.

Bien prémuni contre ses traits,
J'avois juré, dès mon enfance,
D'agir avec tant de prudence,
Qu'Amour ne me prendroit jamais:
Je disois: « C'est une folie
» De s'amorcer à ses appas: »
Mon cœur n'en disconvenoit pas
Avant de connoître Emilie.

Ainsi, je n'avois pas quinze ans,
Lorsque je déclarai la guerre
Au petit prince de Cythère:
Il en rit fort à mes dépens,
Et dit aux Amours d'Idalie:
» S'il nous livre quelques combats,

» Nous lui ferons mettre arme bas,
» Par l'entremise d'Emilie. »

Son plan étoit ainsi dressé,
Il me tenta par la franchise,
Et se mit dans les yeux de Lise;
J'en fus légèrement blessé.
Je la trouvois assez jolie;
J'aimois son ingénuité,
J'admirois sa naïveté;
Mais qu'étoit-ce au prix d'Emilie!

L'amour, comme on peut bien penser,
Ne se rebutant pas encore,
Sur les lèvres d'Eléonore
Fut adroitement se placer:
Il crut sa puissance établie:
Il triomphoit!... il se trompa;
Mon cœur fit tant qu'il s'échappa;
Mais il me gardoit Emilie.

Cependant, fier de mes exploits,
Moi-même j'admirois ma gloire.
Enflé de ma double victoire,
Je la prônois à haute voix.
Qu'aisément un vainqueur s'oublie!
Je lève les yeux par malheur....
Adieu ma gloire, adieu mon cœur;
Adieu! j'ai vu, j'aime Emilie.

J'eusse autrefois craint de la voir:
Mon orgueil timide et rebelle,
Méprisoit les yeux d'une belle;
Mais il redoutoit leur pouvoir....
Comme à son gré l'amour nous plie!
Comme il change nos sentimens!

Je regrette tous les momens
Que j'ai passés loin d'Emilie.

Héros, modernes Scipions, (1)
La constance de votre maître
N'eût pas tenu long-tems peut-être
En pareilles occasions.
Je sais tout ce qu'on en publie :
C'étoit un cœur !... Je le veux bien ;
Mais il ne faut jurer de rien,
Avant de connoître Emilie.

LETTRE VI.

NOTRE sexe se plaint des caprices du vôtre,
Et sur-tout les maris. Ont-ils tort ou raison ?
Pour qui vous connoît bien, c'est une question
Qu'il est bon de laisser décider par un autre.

Ainsi, je ne me mêlerai point des querelles de Jupiter et de Junon. L'on accuse celle-ci d'aigreur, d'orgueil, et sur-tout de jalousie. Je vais vous en citer un trait entre mille.

Jupiter aimoit Io, fille d'Inachus ; Io n'étoit pas ingrate ; Jupiter étoit fidèle. Cette fidélité-là étoit une infidélité pour Junon. Furieuse, elle descend du ciel, et s'approche

(1) Célèbre par sa modeste retenue.

furtivement de la retraite des amans. Mais Jupiter la prévient et change Io en vache. Junon se doutant de la métamorphose, demande cette vache à son mari qui la lui confie à regret, et la reine en donne la garde à son fidèle Argus.

Le sieur Argus avoit cent yeux:
Leur secours lui fut inutile ;
L'amour en voit plus avec deux,
Que la jalousie avec mille.

Argus ne dormoit jamais qu'à moitié. Mercure vint le trouver. Les uns disent qu'il lui joua sur sa flûte plusieurs airs de musique ancienne ; d'autres, qu'il lui lut un opéra nouveau, si bien qu'enfin il l'endormit tout-à-fait, et lui creva tous ses yeux. Junon désespérée le changea en paon, et conserva ses yeux sur son plumage. Depuis ce tems, elle attela deux paons à son char.

Cependant Io, tourmentée par les Furies, traversa la Méditerranée, et arriva en Egypte, où Jupiter lui rendit sa première forme. Ce fut là qu'elle mit au jour Epaphus : elle y fut depuis adorée sous le nom d'Isis, et représentée sous la forme d'une femme, ayant une tête de vache.

Junon bouda long-tems. Jupin n'en fit que rire, et publia qu'il alloit épouser Platée, fille d'Asope.

A cette nouvelle, Junon hors d'elle-même accourt, se jette sur la nouvelle fiancée, et lui arrache ses vêtemens, sous lesquels elle trouve un tronc d'arbre, avec une figure de poupée.

Après un moment de dépit,
Dévorant sa honte secrette,
Elle rougit : Jupin sourit...
Un baiser, voilà la paix faite.

Vulcain, seul fruit de leur union, dut sa naisssance à ce racommodement.

C'est avec raison sans doute que l'on accuse Junon de jalousie; mais tout le monde rend justice à sa sagesse. Cependant,

Quoique d'une vertu sévère
Armée autrefois jusqu'aux dents,
Elle fit deux petits enfans
Dont Jupin ne fut pas le père.

Elle avoit toujours été stérile ; mais, suivant l'avis de son docteur, ayant mangé au banquet de Jupiter un plat de laitue sauvage, elle conçut Hébé, dont elle accoucha sur-le-champ.

Hébé fut l'aimable déesse
De la fraîcheur, de la jeunesse :
Sa main, à la table des Dieux,
Versoit le nectar à la ronde ;
Mais elle savoit encor mieux,

Par le doux éclat de ses yeux,
Enivrer les maîtres du monde.

Non contente de ce miracle, Junon voulut en essayer un autre. Jalouse de ce que Jupiter avoit seul enfanté Minerve, elle consulta la déesse Flore sur le moyen d'en faire autant. Celle-ci lui montra une fleur dont le simple attouchement devoit effectuer son projet. Junon la toucha, et Mars vint au monde.

Il existe encore une fleur
Qui renouvelle ce prodige,
Dès que l'hymen la touche, aussi-tôt elle meurt;
Mais on la voit naître de sa tige;
Une grace enfantine, aux yeux tendres et doux,
Ou bien un jeune amour sans carquois et sans aîles.
Ainsi les descendans des héros et des belles,
De fleur en fleur sont venus jusqu'à nous.

Quoi qu'il en soit, le lieu où Junon jouissoit de toute sa gloire, étoit la ville d'Argos. On y célébroit ses fêtes par le sacrifice d'une hécatombe, c'est-à-dire, de cent taureau. La déesse étoit représentée sur un char brillant, traîné par deux paons. Elle avoit le sceptre en main, et le front couronné de lys et de roses.

Près de son temple couloit une fontaine dont elle prenoit les eaux tous les ans. On nous vante beaucoup les eaux de Spa, de

Forges et de Plombières. Elles rendent, dit-on, la santé ; mais celles d'Argos rendoient la jeunesse et la virginité. Comment cette source-là s'est-elle perdue !

Si tu pouvois, merveilleuse fontaine !
Reprendre un jour ta source dans Paris,
Que de minois ridés et défleuris
Renonceroient aux ondes de la Seine !
Que tes ruisseaux bientôt seroient taris !
Pour les amours qu'elle agréable aubaine !
O Mahomet ! mieux que ton Paradis,
Paris seroit le séjour des Houris,
Si, comme on dit, ta baguette est certaine,
Mon cher Bletton, au nom de ma Cloris,
Quand nous aurons tous deux la cinquantaine
Découvrez-nous cette heureuse fontaine.

Revenons à Junon ; elle présidoit sur-tout aux mariages et aux accouchemens, sous le nom de Lucine. Les fêtes que l'on célébroit à Rome en son honneur, étoient appelées les Lupercales.

Alors deux ou trois cents bandits,
N'ayant que leur peau pour habits,
Couroient, avec des cris farouches,
Chez les épouses des Romains,
Leur frappant le ventre et les mains,
Pour empêcher les fausses-couches.

L'instrument avec lequel ils donnoient cette espèce de discipline, étoit une peau de chèvre qu'on prétendoit avoir servi de vêtement à Junon.

J'oubliois de vous parler d'Iris, sa confidente et sa messagère. La déesse, contente de ses services, la transporta aux cieux. Elle lui donna des aîles, et la revêtit d'une robe violette, dont l'éclat trace dans l'air un sillon de lumière que l'on appelle l'arc-en-Ciel. Ainsi,

Vers la fin d'un beau jour, ou bien après l'orage
Lorsqu'il vous arrive de voir
Un arc étincelant briller sur un nuage,
N'en concevez jamais un sinistre présage;
Dites-vous seulement: C'est Iris qui voyage;
Junon apparemment donne à souper ce soir.

Quand à vous, Emilie, soyez assurée que,

Si vous étiez Iris, et si Dame Junon,
Par caprice, daignoit me faire
L'honneur de m'inviter à souper sans façon,
J'oublierois l'invitation,
Pour inviter la messagère.

LETTRE VII.

UN beau matin, Jupiter accablé d'un violent mal de tête, ordonne à Vulcain de lui fendre le cerveau, et Minerve en sort armée de pied en cap.

Aujourd'hui

Aujourd'hui le front des hommes n'accouche plus ; mais on prétend qu'il indique souvent, par de certains signes, que leurs femmes sont accouchées. Au reste, je tiens cette découverte de fort mauvais plaisans.

Minerve, en naissant, prit les arts sous sa protection. Elle inventa l'écriture, la peinture et la broderie.

Vous dont la main trace, dans le silence,
Ces tendres riens, ces doux épanchemens,
Ces petits soins et ces heureux sermens,
Qui de l'objet dont vous pleurez l'absence,
Secrètement vous rendent la présence ;
Et vous, dont l'art, variant les couleurs
Dans un ovale, aux traits de votre amie
Semble donner une seconde vie ;
Vous qui couvrez de baisers et de pleurs
Ces traits chéris que le vélin conserve,
Jeunes amans, rendez grace à Minerve.

C'est sur-tout pour la tapisserie que cette déesse avoit une adresse particulière. Aussi en étoit-elle fort jalouse. Arachné, habile ouvrière, ayant prétendu l'égaler, reçut un coup de navette sur les doigts, et fut changée en araignée. Les talens qu'elle a conservés sous cette nouvelle forme, font regretter ceux qu'elle eut autrefois.

Minerve étoit aussi musicienne. Elle jouoit de la flûte ; mais comme cet instrument lui

gâtoit la bouche et la poitrine, elle le jeta dans une fontaine, à laquelle elle puisoit de l'eau pour se rafraîchir...

Ah! que nos mœurs sont loin de celles de nos pères!
Le sexe, en ce tems-là, privé de nos lumières,
N'avoit pas le moindre soupçon
De l'étiquette et du bon ton.
Aujourd'hui, par politesse,
Nos usages sont embellis:
Par exemple, la Déesse
Des arts et de la sagesse,
Pour sa poitrine, jadis,
Buvoit de l'eau pure, tandis
Qu'une Déesse, à Paris,
Auroit pris le lait d'ânesse.

Vous pensez bien que Minerve ne ressembloit pas à nos Parisiennes. On la représente le casque en tête, la lance à la main, le sein couvert d'une cuirasse et le bras armé de son égide, sur laquelle on voit la tête de Méduse.

Méduse, pour son malheur, étoit la plus belles des trois Gorgones, qui règnoient ensemble dans les îles Gorgades. Neptune, épris de ses charmes, n'ayant pu la fléchir, la viola dans le temple de Minerve. La Déesse outragée changea les cheveux de Méduse en serpens, et fit graver, dans la suite, sa tête sur son égide.

L'air menaçant de la Gorgone,
Son front et ses yeux courroucés,
Et ses serpens entrelancés,
Inspirent l'effroi de Bellone.

Quelquefois le casque de Minerve est surmonté d'une chouette, et l'on place auprès d'elle, tantôt un coq, symbole du courage, et tantôt un hibou. C'est en cet oiseau qu'elle changea Nictimène qui avoit eu un commerce incestueux avec son père.

Le malheur de Nictimène est de Méduse atteste la pudeur de Minerve. Elle en donna une autre preuve aux dépens de Tyrésias qu'elle aveugla, parce qu'il l'avoit vue au bain.

Pour venger vos appas, si je perdois la vue,
Belle Émilie, après les avoir vus,
Je m'en consolerois. Je ne vous verrois plus;
Mais je n'oublirois pas que je vous aurois vue.

On se persuade aisément que Minerve resta toujours vierge. Pour moi, je n'ose assurer, ni combattre une opinion aussi délicate. Tout ce que j'en sais, c'est que Minerve, ainsi que Vesta, présidoit à la virginité.

Pour célébrer ses fêtes, les demoiselles de ce tems-là se partageoient en différentes brigades, armées de pierres et de bâtons;

puis on sonnoit la charge, et elles fondoient avec fureur les unes sur les autres. La première qui périssoit dans l'action, étoit regardée comme infâme, et l'on jetoit son corps à l'eau, tandis que l'on reconduisoit en triomphe celle qui, sans avoir succombé, sortoit du combat avec le plus de blessures; ainsi, les attraits les plus illustres de ce pays étoient sans doute les plus cicatrisés.

Ces fêtes établies dans la Lybie, au bord du marais Tritonien, furent, à ce qu'on croit, transférées à Athènes, lorsque Minerve donna son nom à cette ville. Neptune lui avoit disputé cet honneur. Pour terminer leur différend, ils convinrent que le parrain de la ville naissante seroit celui des deux qui produiroit la chose la plus utile à ses habitans. Neptune créa le cheval, Minerve l'olivier. L'olivier eut le prix. Je le lui aurois aussi donné, car cet arbre est le symbole de la paix.

Lorsque l'on vous aime, on préfère
En secret le myrte au laurier;
Et le myrte ne croît guère
Qu'à l'ombre de l'olivier.

Minerve avoit un temple dans la citadelle d'Athènes, et un autre dans celle de Troye. C'est là qu'elle étoit adorée sous le nom de

Pallas, comme présidant aux combats. Les Troyens gardoient précieusement sa statue, qu'ils appeloient le Palladion. Cette petite figure étoit faite des os de Pelops, ancien roi du Péloponèse ; on la faisoit remuer comme un pantin en touchant un ressort caché, ce qui inspiroit beaucoup de vénération aux bonnes femmes Troyennes. Les Troyens eux-mêmes la regardoient comme le gage de la sûreté de leur patrie. Tandis que les Grecs l'assiégeoient, Ulysse et Diomède ayant pénétré par un souterrain dans le temple de Minerve, enlevèrent le Palladion, et la ville fut prise peu de tems après.....

Cet évènement me rappelle, Émilie, une nouvelle qui m'intéresse beaucoup, parce qu'elle vous concerne :

Depuis un an le prince de Cythère,
Avec tous ses Amours, vous assiège, dit-on :
Votre sort est pareil à celui d'Ilion ;
De votre cœur dépend le succès de l'affaire :
Avant de vous réduire, il faut vous le soustraire ;
Ainsi, le siège sera long ;
Car, si j'en crois votre rigueur austère,
L'Amour n'a pas encor pris le Palladion.

LETTRE VIII.

Que l'on me donne à garder un trésor,
J'en répondrai. Qu'on soumette à ma garde
Une hydre, un monstre à figure hagarde
Fut-il sorcier, j'en répondrois encor.
Mais que l'on mette à l'ombre de mon aile
Jeune beauté modeste en son maintien,
Dont la voix tremble, et dont l'œil étincelle,
En m'enjoignant de la rendre Pucelle,
Nescio vos; je ne réponds de rien.

Cybèle y voyoit sûrement mieux que moi. Elle étoit mère. Sa fille Cérès étoit charmante, et ne la quittoit jamais. Cependant, la maman, en laçant la jeune personne, s'aperçut d'un nouvel embonpoint qui la déconcerta. Vous jugea du train qu'elle fit! Cérès, toute honteuse, courut se cacher dans une caverne, où elle mit au jour Proserpine.

L'aimable enfant fit le bonheur
De mademoiselle sa mère!
Mais elle n'eut jamais l'honneur
De connoître monsieur son père.

Les uns disent que ce fut Neptune, d'autres que ce fut Jupiter. Quoi qu'il en soit, Cérès pleura long-tems la perte de sa

virginité. Sa douleur la consumoit, et la faisoit mourir en détail.

Si ce malheur au cercueil
Conduisoit les pauvres filles,
Combien d'honnêtes familles,
Parmi nous seroient en deuil!

Heureusement pour Cérès, le Dieu Pan découvrit sa retraite. Touché de l'état déplorable où la Déesse étoit réduite, il en avertit Jupiter, qui lui envoya son médecin. Celui-ci fit prendre à la malade une potion de jus de pavots, et l'endormit. Le sommeil rétablit le calme dans ses sens, et sa santé revint de jour en jour.

Cependant, tout languissoit sur la terre. Le bled périssoit dans son sein, et les hommes rappeloient, à grands cris, la déesse de l'agriculture. Elle reparut enfin et fut reçue en triomphe.

Ses yeux étoient remplis d'une douce langueur;
Et son front conservoit un reste de pâleur.
Proserpine pendoit encore à sa mamelle,
Objet de sa tendresse et fruit de ses douleurs.
Cérès paya bien cher la gloire d'être belle....
Les beaux yeux sont donc faits pour répandre des pleurs!

Ce fut alors qu'on institua des fêtes en son honneur. Ces fêtes se célébroient à-peu-près comme on celèbre chez nous les Rogations,

Les prêtres et le peuple alloient en procession au milieu des campagnes, où l'on immoloit un porc, parce que cet animal, en fouillant la terre, empêche le bled de germer. Ce sacrifice se faisoit aux dépens de la confrairie de Cérès. Les membres de cette confrairie étoient condamnés au silence, et portoient toujours le même habit, jusqu'à ce qu'il tombât tout-à-fait en lambeaux. On prétend que, dans la ville d'Eleusine, on y admettoit les vierges; mais cette opinion est combattue avec raison; et je sais de quelques philosophes silencieux, que les femmes ne voulurent jamais y être initiées.

Dans la suite, la confrairie éleva un temple à Cérès. Elle y étoit représentée le front ceint d'épis et de fleurs, et les mamelles pleines de lait. Elle avoit un hibou à côté d'elle, et un lézard à ses pieds; d'une main elle tenoit une poignée de froment et de pavots, en mémoire de l'opium qu'elle avoit pris, et de l'autre le flambeau avec lequel elle avoit cherché Proserpine.

Celle-ci avoit hérité des graces de sa mère. Souvent le cristal des fontaines lui avoit appris qu'elle étoit jolie.

Or, on dit que les fillettes,
A qui l'Amour a donné

Minois joliment tourné,
Toujours aiment les fleurettes.

Proserpine aimoit donc les bouquets. Un jour, tandis qu'elle en cueilloit dans le vallon d'Enna, Pluton, roi des enfers, promenoit de ce côté ses ennuis et sa tristesse. La cause en ètoit bien légitime. En effet,

Quand le cœur ne peut se soustraire
Au joug de votre aimable loi,
Mesdames, l'on est, selon moi,
Bien malheureux de vous déplaire.

Tel étoit le sort de Pluton. Toutes les déesses avoient rejeté ses hommages. On le trouvoit trop brun, et puis il puoit la fumée, et puis son palais étoit trop sombre, et puis,

Fille qui sent arrondir ses trésors,
Et dont le myrte doit bientôt ceindre la tête,
Avec raison préfère la conquête
De deux ou trois vivans à l'empire des morts.

Pluton rêvoit à tout cela, lorsqu'il aperçut Proserpine au milieu de ses nymphes. Soudain, épris de ses attraits, il la saisit, l'enlève, ouvre la terre d'un coup de son trident, et rentre dans ses états avec sa proie.

Jugez quelles furent les alarmes de Cérès! Cette mère désolée chercha sa fille par

toute la terre. Dans ce pénible voyage, elle fut accueillie chez Céléus, roi d'Eleusine, et enseigna l'agriculture à Triptolême, fils de ce prince. Les Eleusiens élevèrent un temple à la déesse; mais elle quitta bientôt ce pays pour parcourir le reste du monde. C'est alors que, succombant de fatigue et épuisée de besoin, elle fut trop heureuse de rencontrer une bonne femme qui lui donna un peu de bouillie. L'appétit assaisonne les mets les plus communs. Cérès trouva celui-ci délicieux. Un petit polisson, nommé Stellio, s'étant mis à rire de son avidité, la Déesse, offensée, lui jeta le reste de sa bouillie, et le changea en lézard.

Enfin, après mille recherches inutiles, la mère de Proserpine allume un flambeau au feu du mont Etna, pour chercher sa fille jusques dans les entrailles de la terre.

Aréthuse aperçut Cérès dans ses courses souterraines : elle l'appela ; et lui dit : « Rassurez-vous ; je connois le sujet de vos » alarmes. Je suis Aréthuse, autrefois nym- » phe de Diane. Je l'accompagnois sur les » bords du fleuve Alphée : celui-ci me vit » et m'aima. J'étois jeune ; vous devinez » que j'étois sensible. Alphée me poursui- » voit. Hélas ! je le fuyois comme on fuit ce

» qu'on aime. Mais les dieux protecteurs de » la vertu, me changèrent en fontaine, » pour me soustraire à ses poursuites. Que » devint-il alors?.....

» Furieux, il rentra dans ses grottes profondes :
» Mais l'Amour dirigea la course de nos ondes ;
» Et plaignant mon Amant, permit, pour l'ap-
» paiser,
» A nos flots de se caresser.

» C'est en allant m'unir à mon cher » Alphée, que j'ai vu passer Proserpine » dans les bras de Pluton. Votre fille est » aux Enfers ».

A ces mots, Cérès vole à l'Olympe, accuse Pluton, et redemande sa fille au maître des dieux. Jupiter consent à la lui rendre, pourvu qu'elle n'eût rien mangé dans les enfers. Malheureusement Ascalaphe, valet-de-chambre de Pluton, rapporta qu'il avoit vu Proserpine sucer une grenade. Cérès changea le dénonciateur en hibou ; mais elle n'obtint pour toute grace, que celle de posséder sa fille durant six mois de l'année ; les six autres mois furent accordés à Pluton.

Adieu, si, pour vous rendre hommage,
Ceux qui vous aiment, tour-à-tour,
Au lieu d'un mois prenoient un jour,
L'amour, pour un si doux partage,
Se plaindroit que l'an est trop court.

LETTRE IX.

DIANE, au retour de chasse, se reposoit près de la ville d'Athènes, sur le bord d'un ruisseau. Elle y avoit déposé son arc et son carquois, et s'occupoit à relever les tresses de sa chevelure, lorsqu'elle aperçut une jeune fille qui chantoit, en cueillant des fleurs :

« La beauté d'un front sévère,
» Ne peut pas toujours s'armer.
» L'on est faite pour aimer,
» Quand on est faite pour plaire.
» Avec les tendres propos
» Que la vanité méprise,
» Aux dépens de son repos,
» Le cœur se familiarise.
» Diane, avec mille appas,
» Tu dédaignes la tendresse:
» Hélas! quand on n'aime pas,
» A quoi sert d'être Déesse! »

En chantant ainsi, elle s'étoit approchée. Diane la regardoit et soupiroit. « Qu'avez-» vous, lui dit la jeune Athénienne? -- Je » vous l'apprendrai, mon enfant. Mais, » dites-moi, à quel usage destinez-vous ces » fleurs? -- A faire une corbeille pour l'of-» frir à Diane. Elle a chez nous un temple dans

DIANE

Queverdo fecit

MINERVE.

Quénedo fecit.

» dans lequel nous faisons vœu de virgi-
» nité.... Ah ! ne faites jamais ce vœu-là :
» pour ne pas le violer, il faut être Diane
» elle-même. Je vais, pour l'appaiser, atta-
» cher ma ceinture aux murs de son temple,
» et lui présenter mon offrande. – Je la
» reçois, répondit la déesse. Vous m'inté-
» ressez, ma chère fille : écoutez-moi :

» Je suis Diane, fille de Jupiter et de
» Latone..... Rassurez-vous : les Déesses
» aiment les mortelles qui vous ressem-
» blent. Je naquis un instant avant Apollon,
» et j'aidai sur-le-champ ma mère à le
» mettre au jour. Témoin des douleurs
» qu'elle éprouva, je jurai dès-lors une
» haine éternelle à l'Amour. J'étois persua-
» dée que ses faveurs ne pouvoient dédom-
» mager de ses tourmens.... Mon enfant, le
» tems et l'expérience changent bien nos
» idées ; mais alors,

» J'ignorois si le plaisir charmant
» De se voir, dans un nouvel être,
» Confondue avec son amant ;
» D'embrasser et de reconnoître,
» De ses traits réunis l'assemblage touchant ;
» De retrouver, dans le gage innocent
» De ses mutuelles tendresses,
» D'un époux chéri constamment,
» Et le sourire et les caresses.

» Bientôt la chasse devint mon unique

» passion. Une peau de tigre, un arc, un » carquois, ce fut là toute ma parure. Mes » nymphes imitèrent mon exemple, et je » partis avec elles pour combattre les » monstres des forêts. Je les poursuivois » tantôt à pied, tantôt sur un char traîné par » des biches. Ce genre de vie me rendit » encore plus sauvage.

» Un jour, dans un lieu solitaire, je me » baignois avec mes compagnes. Actéon, » jeune chasseur, tourne ses pas vers ma » retraite. Il vit.... ce que nul mortel ne » devoit voir. Aujourd'hui je lui pardon- » nerois ce crime involontaire : je l'en punis » alors. Le malheureux fut changé en cerf et » déchiré par ses chiens.

» Tandis que je triomphois de cette » cruauté, Calisto, l'une de mes nymphes, » étoit assise sur le rivage, et refusoit de se » baigner avec moi. Piquée de ce refus, » j'examinai avec quelque soupçon les con- » tours de sa taille : j'appris en même tems » que Jupiter l'avoit aimée ; c'en fut assez » pour son malheur. Je la chassai de ma » présence, et la livrai aux fureurs jalouses » de Junon. L'infortunée Calisto mit au jour » Arcas, et fut changée en ours.

» Dans la suite, Arcas, devenu grand » chasseur, rencontre sa mère, l'atteint,

» et dirige son dard contr'elle... Ma ven-
» geance alloit être satisfaite: les dieux, pour
» empêcher ce parricide, transportèrent au
» ciel le fils et la mère, et les changèrent
» en constellation.

» Ennemie jurée de l'Amour, ma beauté
» m'étoit inutile. Cependant j'étois jalouse
» de la beauté d'autrui. Chione, petite-fille
» du Matin, avoit un teint plus brillant que
» l'Aurore. Elle s'en aperçut, et compara
» ses attraits aux miens Cette témérité lui
» coûta cher; je la perçai de mes flèches.
» Dédalion, son père, se précipita du haut
» d'un rocher, et fut changé en épervier par
» Apollon.

» Cependant, mes exploits et mon nom
» remplissoient l'Univers. Les montagnes
» et les bois étoient soumis à mon empire:
» par-tout on m'élevoit des temples. Celui
» d'Ephèse étoit digne de moi. Jamais le
» génie des hommes n'enfanta un plus bel
» ouvrage. En Tauride, les habitans faisoient
» fumer l'encens, et couler le sang hu-
» main sur mes autels. Les Athéniennes
» me consacroient leur virginité. J'étois
» au comble de ma gloire, et je desirois
» encore. J'en ai connu depuis la véritable
» raison.

» Des hommages, quoiqu'on soit femme,
» On se fatigue au bout d'un jour :
» La vanité chatouille l'ame,
» Mais ne remplace pas l'amour.

» Près de la ville d'Héraclée, je vis le » pasteur Endymion. Il étoit jeune. Ses » yeux étoient aussi tendres que les sen- » timens qu'il inspiroit. Il n'eût osé » s'élever jusqu'à moi ; je m'abaissai jusqu'à » lui ; car, mon enfant, lorsque l'on aime,

» C'est en vain que l'on se prévaut
» De son rang et de sa noblesse ;
» Du même trait quand il nous blesse,
» Cupidon nous met de niveau.

» Le mystère présidoit à notre bonheur, mais » le mystère trahit quelquefois l'Amour. » Lorsque j'étois auprès d'Endymion, je » tremblois souvent qu'on ne découvrît le » motif de ma retraite. Enfin le hasard me » servit heureusement.

» Apollon, mon frère, las d'éclairer le » monde, pendant le jour, déclara au » maître des dieux qu'il ne pouvoit rem- » plir le même ministère pendant la nuit. » Mon frère, pour ce refus, avoit ses » raisons secrètes : Thétis le retenoit » auprès d'elle ; mais ce qui nuisoit à son » amour, pouvoit être favorable au mien.

NEPTUNE.

» Je me présente donc, et demande l'hon-
» neur qu'Apollon venoit d'abdiquer. Jupiter
» me l'accorde, me place un croissant (1) sur
» la tête, et me donne le surnom de Phœbé.
» Aussi-tôt je monte sur le char de la
» Lune, saisis les rênes, et parcours ainsi
» l'univers, traînée par mes deux cour-
» siers, noirs et blancs. Chaque nuit, leur
» course se rallentissoit vers le sommet du
» mont Lathma. C'est là que je retrouvois
» mon cher Endymion. Alors je descendois
» de mon char.

» Un nuage aux mortels déroboit mon absence
» Au milieu de la nuit, dans ces vastes déserts,
» La nature à l'Amour sembloit prêter silence ;
» Tout dormoit ; nos cœurs seuls veilloient dans
l'Univers.

» Jusqu'à présent nous sommes heureux, et
» notre tendresse n'a pas été stérile.

» A nos vœux le Dieu d'hyménée,
» Tous les ans, accorde un enfant ;
» Et graces à lui, cette année,
» J'ai completté le demi-cent (2).

» Allez donc, continua Diane ; allez, ma
» chère fille. Ne redoutez plus ma colère

(1) Le croissant est l'attribut de Diane.

(2) Pausanias rapporte que Diane et Endymion eurent cinquante filles, et plusieurs fils.

» Gardez votre ceinture, et servez-vous » de ces fleurs pour couronner votre En- » dymion. » A ces mots, elle disparut. Adieu.

Diane eut à l'Amour le tems de réfléchir.
Une Déesse est toujours belle.
Mais vous, qu'à dix-huit ans ce Dieu ne peut fléchir,
Souvenez-vous que vous êtes mortelle.

LETTRE X.

ENFIN renonçant aux Amours,
Jupiter, devenu fidèle,
Pour sa moitié, depuis huit jours,
Brûloit d'une ardeur éternelle.

Sur le soir du huitième jour, il se promenoit près d'un bois solitaire; là, il admiroit avec plaisir, la constance prodigieuse que Junon lui avoit inspirée, lorsqu'il rencontra deux jolies pucelles.

Pucelles? je n'en sais rien;
Mais elles en avoient l'âge,
Les trésors et le corsage,
La fraîcheur et le maintien.

C'étoient Latone et Astérie, filles du Titan Cœüs. Jupin les salue et leur parle. Les deux sœurs rougissent; mais comme les caractères

sont différens, Astérie s'enfuit et Latone resta.

Des deux partis, en pareil cas,
Souvent le meilleur est funeste :
Si l'on fuit, gare les faux-pas !
Mais c'est encor pis, si l'on reste.

En effet, Astérie tomba dans la mer, et Latone devint enceinte.

Junon, outrée de dépit, suscita contre celle-ci le serpent Pithon, qui la poursuivoit sans relâche. Latone ne pouvoit trouver de refuge contre ce monstre. La Terre avoit juré à Junon de ne point donner d'asyle à sa rivale. Mais, depuis ce serment, Astérie, dont le corps erroit à la merci des flots, avoit été changée en île par Neptune, qui lui avoit donné le nom de Délos. Cette île étoit flottante.

Cependant Latone arrivée au bord de la mer, ne pouvoit plus échapper aux poursuites du Monstre. Alors l'île de Délos, flotte vers elle, la reçoit et s'éloigne du rivage. Durant cette nouvelle navigation,

Neptune la confie au souffle du Zéphire ;
Il veut que les Amours en soient les matelots ;
Et le fils de Vénus vient au milieu des flots
Prendre le gouvernail de son nouvel empire.

Latone, seule dans cet asyle, se fit une cabane de branches de palmier. Loin des

hommes trompeurs, loin des femmes jalouses, elle y vivoit heureuse.

Aux malheureux la solitude est chère ;
Elle est pour eux l'asyle du bonheur.
Mais au moment fatal où la douleur,
Des fruits d'hymen funeste avant-courière,
Vient avertir la beauté qu'elle est mère,
Dans ce moment plein d'amour et d'horreurs,
Qu'il est cruel de n'avoir, sur la terre,
Pas une main pour essuyer ses pleurs !

Telle étoit la détresse où Latone se trouvoit réduite. Mais la nature lui suggéra des forces. Elle s'appuya fortement contre un tronc d'arbre, et parvint à enfanter Diane. Celle-ci, comme fille de Jupiter, ayant la science infuse, aida sur-le-champ sa mère à mettre au jour Apollon.

Epuisée par cette couche laborieuse, Latone s'endormit.

Après ces douloureux travaux,
Pour la première fois, quand la beauté sommeille,
Avec combien de sentimens nouveaux
Son cœur agité se réveille !

Durant le repos de Latone, l'île de Délos se rapprocha du rivage, et la Déesse, en s'éveillant, se mit en chemin pour rejoindre son père Cœüs.

Dans ce trajet pénible et solitaire,
Ses deux enfans étoient entre ses bras.

Ce doux fardeau ne la fatiguoit pas :
L'on devient forte alors qu'on devient mère.

Cependant, pour se soustraire aux fureurs jalouses de Junon, elle précipitoit sa marche; ce qui échauffoit un peu son lait. Arrivée en Licie, auprès d'un marais, elle demanda de l'eau aux paysans qui travailloient sur ses bords. Ceux-ci refusèrent de lui en donner. Vous me direz : Que n'en prenoit-elle ? Cela est vrai; mais une femme ne sait point pardonner un refus :

Aussi, dit-on que la déesse
En grenouilles les changea,
Pour apprendre la politesse
Aux Messieurs de ce pays-là.

Echappée enfin à la colère de Junon, Latone élevoit paisiblement Apollon et Diane. Fière de reconnoître en eux le sang du maître du tonnerre, elle préféroit ses enfans à ceux de tous les princes voisins. Cet orgueil étoit bien naturel. En effet,

Est-on jolie, à l'âge de quinze ans ?
L'on veut règner; c'est-là le bien suprême.
Devient-on mère ? on a pour ses enfans
La vanité qu'on avoit pour soi-même.

Niobé, fille de Tantale, avoit la même foiblesse que Latone. Elle préféroit ses enfans à ceux de la Déesse. Ses richesses et sa puissance la rendoient encore plus vaine;

Latone, indignée de ses mépris, arme de ses traits Apollon et Diane. « Allez, leur dit-elle, vengez-moi; mon injure est la vôtre. »

Animés de la fureur de leur mère, ils pénètrent dans le palais de Niobé, et percent, sous ses yeux, ses fils, ses filles et son époux. Niobé, succombant sous le poids de ses douleurs, fut changée en un marbre sur lequel on voit encor couler des larmes.

Telles furent les suites funestes de l'aveuglement maternel. Pour vous, aimable Emilie, tranquillisez-vous à cet égard :

Si vos enfans, un jour, par droit héréditaire
Ont vos traits, votre cœur et votre esprit heureux,
Aimez-les, vantez-les ; notre censure austère
N'osera vous blâmer d'idolâtrer en eux,
Ce que nous adorons aujourd'hui chez leur mére.

LETTRE XI.

JE vais vous parler du fils de Latone, connu et adoré sous les noms d'Apollon, de Phœbus et du Soleil.

Il en est de ce Dieu comme de la Beauté.
Sous mille noms divers qu'elle se renouvelle,
Qu'elle soit sur le trône ou dans l'obscurité,
On l'adore; c'est toujours elle.

Ceres Recevoit le fleau l'an 2eme de la R.F.

Apollon, dès son enfance, fut présenté à la cour céleste. Jupiter le reconnut ; Junon même l'accueillit. Il sut ménager adroitement cette faveur, et devint le dieu de la lumière.

Apollon conduisoit ce char,
Qui, du vaste sein d'Amphitrite,
Lorsque je dois vous voir, sort toujours un peu tard,
Et, lorsque je vous vois, y retourne un peu vîte.

Ce fut alors qu'il prit le nom de Phœbus. Mais bientôt, comme tous les courtisans heureux, ayant abusé de son pouvoir, il fut chassé par cabale, rappelé par intrigue, et devint sage par expérience. Voici à quelle occasion :

Vous savez qu'Apollon est le dieu des beaux arts ; et c'est pour cette raison que la fable nous le représente sous la figure d'un jeune homme sans barbe.

Jupin est vieux ; son fils, de la jeunesse,
Malgré le tems, a conservé les traits.
Les Rois, les Dieux ont connu la vieillesse,
Les Talens seuls ne vieillissent jamais.

Apollon avoit inventé la médecine. Esculape, son élève et son fils, exerçoit sur la terre cet art miraculeux dans son principe. Cependant cet Esculape, malgré sa science

divine, auroit assez mal figuré parmi nos docteurs modernes.

Il ne marchoit point escorté.
D'un leste et brillant équipage;
Il ignoroit le doux langage
Des beaux-fils de la faculté:
Il parloit sans point, sans virgule;
On comprenoit ce qu'il disoit;
Et pour comble de ridicule,
Presque toujours il guérissoit.

Il fit plus; il ressuscita les morts. Mais ces prodiges lui coûtèrent la vie. On fit entendre à Jupiter qu'Esculape usurpoit son pouvoir suprême, et le roi des dieux le frappa de la foudre.

Sa colère se signala,
Par ce châtiment exemplaire;
Nos docteurs depuis ce tems-là,
N'ont jamais eu peur du tonnerre.

Apollon désespéré de la mort de son fils, vole à l'île de Lemnos, pénètre dans les antres de Vulcain, et perce de ses traits les Cyclopes qui forgeoient la foudre. Vulcain, quoique boîteux, accourt à l'Olympe, se plaint amèrement de cette violence: Vénus met les dieux de son parti; et Jupiter, cédant à leurs instances, précipite Apollon sur la terre.

Le fils de Latone, dépouillé de ses grandeurs,

grandeurs, fut réduit à garder les troupeaux d'Admette, et trouva, dans cette vie douce et tranquille, le bonheur qu'il cherchoit en vain à la cour céleste.

Sur l'émail de ces près, où, dès le point du jour,
Il menoit ses troupeaux, dans le sein de l'étude
Il sut cultiver tour-à-tour
Son génie et son cœur. Les beaux Arts et l'Amour
Sont enfans du loisir et de la solitude.

Mais le talent qui lui devint le plus cher, fut celui de la musique.

Il vit Daphné ; bientôt il inventa la lyre
Pour chanter ses amours. Quand on sait bien aimer,
C'est encor peu pour l'exprimer,
De le soupirer, de le dire,
De le chanter et de l'écrire.

Cette lyre, composée d'une écaille de tortue et de sept cordes, rendoit et rend encore, sous les doigts d'Apollon, une harmonie enchanteresse. Cependant,

Chaque fois qu'il me l'a prêtée,
Pour chanter vos naissans appas,
J'ai trouvé qu'elle étoit montée
Un peu trop bas.

Ce fut pourtant au son de ce divin instrument que s'élevèrent les murs de Troye. Apollon chantoit, et les pierres venoient d'elles-mêmes se ranger à leur place. On

raconte qu'une de ces pierres, sur laquelle Apollon avoit souvent posé sa lyre, rendoit un son harmonieux aussi-tôt qu'on la touchoit. Si ce prodige vous semble suspect, je vais essayer de vous en convaincre par un exemple qui vous est personnel.

Le ciel ne m'a jamais fait part
De votre esprit, de votre grace :
Mais si, par un heureux hasard,
Je puis m'asseoir à votre place,
Soudain certain je ne sais quoi
M'anime et s'empare de moi ;
Je sens éclore le sourire
Sur mes lèvres, et les bons mots
D'eux-mêmes viennent à propos
Embellir ce que je veux dire.
Je crois donc à la vérité
Du fait que je vous ai cité,
Persuadé que la musique,
Tout aussi bien que la Beauté,
Peut avoir la force électrique.

Daphné fut insensible à cette électricité. Elle dédaigna les soupirs et les chants d'Apollon ; les uns disent que ce fut par excès de vertu ; d'autres soutiennent qu'elle aimoit en secret le beau berger Leucippe, et je suis assez de leur avis.

A dix-huit ans, quand une belle
Est sourde à la voix des Amours,
Soyez sûre qu'elle a toujours

Des raisons pour être cruelle.
Suivez sa conduite en tous lieux ;
Et de cette énigme nouvelle,
Lorsque Lindor est auprès d'elle,
Vous lirez le mot dans ses yeux.

D'après ce principe certain, Apollon auroit dû renoncer à ses prétentions ; mais, espérant tout du tems et de la constance, il poursuivit une année entière Daphné qui fuyoit devant lui. Quelquefois, pour ralentir sa course, il lui disoit :

« Cruelle, arrêtez-vous de grace !
» Je suis le Régent du Parnasse ;
» Je suis le bâtard de Jupin,
» Je suis Poëte, Médecin,
» Apothicaire et Botaniste ;
» Je suis Peintre et Musicien ;
» Exécutant et Symphoniste ;
» Je suis Danseur, Grammairien,
» Astrologue, Physicien ;
» Je suis. » Pour fléchir une belle,
Au lieu de lui parler de soi,
Il est plus adroit, selon moi,
Et plus doux de lui parler d'elle.

Apollon ne devoit pas ignorer cela, puisqu'il étoit le prince et le Dieu des orateurs. Mais, hélas !

Un pauvre amant dit ce qu'il pense,
Sans trop penser à ce qu'il dit ;
Le désordre est son éloquence :
Quand le cœur parle, adieu l'esprit.

Aussi Daphné fut-elle inexorable. Mais enfin épuisée de lassitude, et se voyant près de succomber, elle implora le secours des dieux qui la changèrent en laurier.

Apollon détacha de cet arbre une branche, dont il fit la couronne qu'il porte encore aujourd'hui. Il en distribue quelquefois de pareilles aux talens et au génie.

Et c'est à ce titre, dit-on,
Que le jeune Dieu du Permesse
Vous a déjà de sa maîtresse
Mis à part un échantillon.

Le laurier avoit deux vertus particulières; l'une étoit de préserver de la foudre; l'autre de faire voir la vérité en songe à ceux qui en mettoient quelques feuilles sous leur oreiller. J'ai voulu moi-même éprouver cette propriété, et voici ce qui m'est arrivé la nuit dernière :

J'étois près de vous, Emilie,
Votre teint brilloit des couleurs
Dont la jeune reine des fleurs
Brille avant d'être épanouie.
Mes lèvres brûloient; un soupir,
Et vos yeux daignant m'enhardir,
Je vous donne un baiser de flâme,
Et j'en reçois un dont mon ame
Savoure encor le souvenir.
Mais l'Amour ouvrant ma paupière,
S'envola.... Je sens qu'il n'est guère

Pour nous de salut sans la foi :
Je veux l'avoir, donnez-la moi.
Surmontez un petit scrupule
Pour vaincre l'incrédulité ;
La moitié de la vérité
Pourroit convertir l'incrédule.

LETTRE XII.

APOLLON pleuroit la perte de Daphné. Il étoit assis sous le laurier fatal qui la déroboit à ses yeux, lorsque Clitie vint de ce côté promener sa mélancolie. Clitie, fille d'Orcham, roi de Babylone, n'étoit point régulièrement belle ;

Mais elle avoit cette pâleur
D'une jeune et mourante fleur,
Qui languit sans être arrosée ;
Et, pour ranimer sa couleur,
Implore, contre la chaleur,
Quelques gouttes de la rosée.

Elle vit Apollon, rougit et baissa les yeux. Apollon en fit presqu'autant. Ils s'admiroient furtivement tour-à-tour; mais, en s'évitant, leurs regards se rencontrèrent, et leur vue se troubla.

Après cet instant de délire,
Les aveux étoient superflus.

Ils n'avoient plus rien à se dire ;
Et leurs cœurs s'étoient entendus.

Ces momens-là s'envolent rapidement. Bientôt la nuit survint ; il fallut se séparer ; mais on se promit, pour le lendemain, une entrevue auprès du laurier. Quoi ! direz-vous, près de ce même laurier, sous l'écorce duquel Daphné respiroit encore ? A cela je vous répondrai :

Lorsque de la jouissance
Les doux momens sont perdus,
L'Amour ne se soutient plus
Que par la reconnoissance.
C'est-elle, après les faveurs,
Qui rend les amans fidèles.
Le souvenir des cruelles,
Et celui de leurs rigueurs
S'envole et meurt avec elles.

Le jour suivant, Clitie voulut tenir sa promesse ; mais, comme les premiers pas de l'amour sont timides, elle se fit accompagner par Leucothoé, sa sœur. Cette indiscrétion, qui eut des suites, étoit impardonnable en bonne coquetterie. En effet, on sait de tems immémorial que toutes les belles,

Par un art qui n'est pas nouveau,
Choisissent, en femmes prudentes,
Singes coëffés pour confidentes,
Et pour servir d'ombre au tableau.

Clitie étoit plus tendre, Leucothoé plus vive : l'une étoit blonde, l'autre étoit brune.

L'une sembloit bercer l'Amour ;
En soupirant il sommeilloit prés d'elle :
L'autre, sémillante pucelle,
Le lutinoit et la nuit et le jour.

Le lutin brûla bientôt pour l'amant de sa sœur, et plus hardi qu'elle, se trouva seule au rendez-vous. Apollon fut d'abord un peu surpris ; mais bientôt la surprise fit place au plaisir, et Daphné, témoin muet de ce tête-à-tête,

Vit avec horreur, sans doute,
Prouver cette vérité,
Qu'en fait d'infidélité,
Il n'est près de la beauté,
Que le premier pas qui coûte.

Clitie qui cherchoit alors sa sœur, la trouva mal-à-propos... Soudain le dépit et la rage s'emparent de cette ame jusqu'alors si douce. Elle vole au palais de son père, lui révèle avec fureur le crime de Leucothoé, et le conduit lui-même vers l'asyle des deux amans.

Ils en étoient alors aux adieux. Leucothoé, rattachant son voile, disoit, les larmes aux yeux :

« Pourquoi faut-il, lorsque l'on s'aime,
» Mon doux ami, se désunir,

» Et se séparer de soi-même!
» Jure-moi bien de revenir.
» Adieu... Je sens que pour te suivre,
» Mon cœur s'en va... Prends ce soupir...
» Toute la nuit je vais mourir;
» Mais demain j'espère revivre. »

Un baiser termina ces adieux. Leucothoé, promenant autour d'elle un regard timide, s'éloignoit avec une palpitation causée par la crainte et l'émotion du plaisir, lorsqu'à l'entrée du bois, elle rencontra son père. A cette vue, elle demeura muette, immobile; et le terrible Orcham, ayant pris son désordre pour la preuve de son déshonneur, la fit enterrer toute vive auprès du laurier fatal. Clitie épouvantée prit la fuite;

Mais la plaintive Jouvencelle,
En voyant creuser son tombeau,
Accusoit la lenteur de la Parque cruelle:
« Il m'eût été si doux, s'écrioit-elle,
» De mourir un moment plus tôt! »

Le lendemain Apollon se rendit au bocage, avec un trouble dont il se demandoit le sujet.

Ce n'étoit point ce trouble extrême,
Ce frisson brûlant du desir,
Heureux précurseur du plaisir,
Plus doux que le plaisir lui-même.

En arrivant, il ne voit personne, et soupire.

Il avance, et porte au loin ses regards dans l'épaisseur de ce bois désert et silencieux. Il appelle enfin; l'écho seul lui répond. Mais à peine a-t-il posé le pied sur la tombe de Leucothoé, qu'une voix lamentable, s'élevant du sein de la terre, lui adresse ces tristes paroles :

« Arrête, respecte la cendre
» De celle qui périt pour t'avoir trop aimé.
» Tes pieds pressent ce cœur trop facile et trop
» tendre
» Que tes yeux avoient enflammé.
» Tu foules ces trésors qu'hier, dans nos ivresses,
» Mon sein te prodiguoit avec tant de plaisir,
» Et qui n'ont connu les caresses
» Que de toi seul et du zéphir.
» Pense à Leucothoé : pour adoucir sa peine,
» Près d'elle quelquefois viens nourrir ta douleur;
» Et que son ame encor, jusqu'au fond de ton cœur,
» S'insinue avec ton haleine. »

Je ne vous peindrai point l'état d'Apollon. Il étoit immobile, anéanti, et tel qu'un homme frappé de la foudre; mais enfin ses pleurs s'ouvrant un passage, adoucirent l'amertume de sa douleur.

Car, après ce moment terrible,
Où des sanglots le cours est arrêté,
Les larmes sont, pour toute ame sensible,
Une bien douce volupté.

Bientôt ces larmes humectant la terre,

pénétrèrent jusqu'au corps de Leucothoé, et le ranimèrent. Elle reparut, mais sous une forme nouvelle, et son amant vit naître l'arbre qui porte l'encens.

Cependant Clitie, tourmentée par ses remords, portoit ses pas errans vers le tombeau de sa sœur. A la vue d'Apollon, elle s'arrêta. La douleur et le dépit la déchiroient tour-à-tour ; mais le Dieu s'étant éloigné d'elle avec dédain, ce dernier coup termina son supplice.

Qu'une femme, de ceux qu'elle a le plus chéri
Éprouve les fureurs, jusqu'au bord de la tombe,
Elle brave les traits de la haine, et succombe
Sous les traits du mépris.

Clitie, en expirant, devint une plante souple et frêle, dont la fleur, sans cesse tournée vers le soleil, semble encore suivre son amant dans sa fuite ; c'est ce qui lui a fait donner le nom de Tourne-sol.

Adieu. Je vous ménage, pour demain, d'autres aventures ; car la matière de nos entretiens est un trésor dont je deviens économe.

Du bouquet que je vous compose
Durant mes heures de loisirs,
Je ne détache aujourd'hui qu'une rose,
Pour multiplier mes plaisirs.

LETTRE XIII.

LOIN de nous quand l'Amour s'envole,
Heureux celui qui s'en console
Entre les bras de l'Amitié!
La tendre Déité partage
Tous ses chagrins, et le soulage
Encore de l'autre moitié.

Apollon, près du jeune Hyacinthe, éprouvoit cette douce consolation : ces larmes étoient moins amères, et la sérénité renaissoit dans son cœur. Mais Zéphire, qui avoit été l'ami d'Hyacinthe, fut bientôt jaloux de sa liaison intime avec Apollon, et cette jalousie devint si violente, qu'un jour les nouveaux amis jouant ensemble au disque, Zéphyre, avec son haleine, dirigea le disque d'Apollon sur la tête d'Hyacinthe, et le tua. Le sang qui coula de sa plaie produisit la fleur qui porte son nom, et qui naît à la fin de l'hyver.

Avant le retour de Flore
Elle s'empresse de fleurir,
Pour éviter encore
L'haleine du Zéphyr.

Dégoûté de l'Amitié, Apollon revint à l'Amour, et soupira pour la nymphe Perséis.

Elle étoit fille de l'Océan ; c'est-à-dire, que l'on ne connoissoit point son père. Les généalogistes de ce tems-là faisoient descendre de la Mer ou des Fleuves, les héros et les nymphes dont l'origine paroissoit équivoque. Si cette généalogie étoit admise de nos jours,

Ah ! que la Seine dans ces lieux
Où l'humaine engeance fourmille,
De nymphes et de demi-dieux,
Auroit une belle famille !

La nymphe de l'Océan, comme celles de la Seine, ne fut pas long-tems cruelle, et devint mère de la célèbre Circé ;

Circé qui rendit des oracles,
Et qui, par ses enchantemens,
En bêtes changea bien des gens,
Sans opérer de grands miracles.

Tous les soirs, en allant visiter son petit ménage, Apollon laissoit au jeune Cyparis le soin de son troupeau. Cet aimable enfant occupoit dans son cœur la place du malheureux Hyacinthe.

Apollon lui parla sans cesse
De ses chagrins, de sa maîtresse,
De ces plaisirs qu'il est si doux de raconter,
De détailler, de répéter,
Quand nos amis ont, par délicatesse,
Le sang-froid de nous écouter.

Après

Après ces longues confidences, il l'embrassoit et alloit revoir Perséïs : mais, par malheur la nymphe Bolina se trouvoit sur son passage, et le Dieu n'étoit pas insensible au desir de lui plaire.

Il lui parloit le doux langage
Des yeux, des mines, du maintien,
Que nos dames savent si bien
Comprendre par le grand usage.

Mais la nymphe, innocente encore, quoiqu'elle eût quinze ans, n'entendoit rien à ces discours muets. A la fin, Apollon, pour se faire entendre, se mit à le poursuivre jusqu'au bord de l'Océan, où l'infortunée se précipita, pour lui échapper. Amphitrite, touchée de son malheur et de sa vertu, la reçut au nombre de ses nymphes, et lui donna l'immortalité.

Apollon, désespéré de ce malheur, dont il avoit été la cause et le témoin, rapportoit à son ami sa douleur et ses remords, lorsqu'il le trouva lui-même expirant auprès de sa cabane.

Cyparis aimoit tendrement un jeune cerf qu'il avoit élevé. Vers le déclin du jour, voulant écarter du troupeau de son ami quelques bêtes sauvage, il prend son arc et ses flêches : le trait fatal part, et va frapper le jeune cerf errant dans la campagne.

Cyparis le voyant tomber, pousse un cri, et tombe lui-même accablé de douleur. Son ame près de s'envoler, erroit sur ses lèvres décolorées.

Il éprouvoit les douloureux combats
Et les efforts de l'Agonie,
Lorsqu'elle dispute au Trépas
Le dernier souffle de la vie

Mais, au retour d'Apollon, ouvrant les yeux pour la dernière fois, d'une voix presque éteinte, il lui adresse cette triste prière :

« Que l'Amitié de mes maux me délivre :
» Accordez-moi la faveur de mourir,
» Puisqu'un mortel sans aimer ne peut vivre,
» Et ne peut aimer sans souffrir ».

A ces mots, Apollon le serrant dans ses bras, recueillit son dernier soupir, et le changea en Cyprès.

Dévoré de chagrins et d'ennuis, le fils de Latone invoquoit la mort, et se plaignoit aux dieux d'être immortel; mais l'Amour lui offrit un nouveau consolateur. La Sybille de Cumes vint le trouver dans sa retraite, et, de ce ton de voix que les belles savent si bien prendre, elle lui dit :

« De nos vergers, de nos prairies
» Vous exilez-vous pour toujours ?
» Ne chanterez-vous plus, sur ces rives fleuries,
» Nos jeux, nos fêtes, nos amours ?

MERCURE.

Quieverdo fecit.

» -- Non répondit Apollon. Je n'ai plus » d'autre plaisir que celui de la solitude ». La Sybille reprit tendrement :

« J'approuve vos douleurs, et mon cœur les par-
» tage ;
» Mais de tous mes amis loin de me séparer,
» Si j'avois vos chagrins, j'irois souvent pleurer
» A l'ombre de quelque bocage
» Où je pourrois vous rencontrer. »

Elle se tut et baissa les yeux. Apollon lui serra la main ; elle continua :

« Peut-on détester la lumière,
» Quand on a reçu de l'Amour
» Une ame pour aimer et des graces pour plaire ?
» Hélas ! si nos bergers vous perdoient sans
» retour,
» Si les nymphes de ce séjour,
» Comme une fleur vous voyoit disparoître,
» Leurs soupirs... et les miens peut-être,
» Vous feroient regretter le jour. »

Tandis qu'elle parloit ainsi, des pleurs sillonnoient ses joues, et le Dieu, pour mêler ses larmes à celles de sa consolatrice, la tenoit étroitement embrassée. Après un silence un peu long, mais expressif, la Sybille lui dit avec une douce langueur :

« Eh bien, renoncez-vous encore
» Au bonheur de voir la clarté ?
» -- Non, répondit le Dieu, depuis que je t'adore,
» Je reconnois le prix de l'immortalité ».

Alors la Sybille, ramassant une poignée de sable, continua en lui laissant prendre un baiser :

« Je ne demande pas l'honneur d'être immortelle ;
» Mais je voudrois pouvoir vous consoler toujours.
» Hélas ! je ne puis de tes jours
» Rendre la durée éternelle ;
» Mais je peux prolonger leur cours.
» — Eh bien ! que votre cœur règle ma destinée ;
» Voyez ce sable dans ma main ;
» Prononcez, et que chaque grain
» A mes jours ajoute une année »,

Son amant crut devoir y consentir,
Convaincu, par expérience,
Qu'un moment de vrai plaisir
Vaut un siècle d'existence.

Mais, hélas ! dans la suite, la Sybille reconnut combien ce présent étoit funeste.

Sur les aîles du Tems ses amours s'envolèrent.
La Vieillesse arriva, ses charmes s'éclipsèrent.
Sa génération passa les sombres bords ;
Elle n'eut bientôt plus d'amis que chez les Morts ;
Enfin, après mille ans, souffrante, misérable,
Seule dans l'univers, elle disoit aux Dieux :
» Faites-moi grace au moins du dernier grain de
» sable,
» Ou donnez-moi quelqu'un pour me fermer les
» yeux ! »

Le premier de ses chagrins fut l'ingratitude d'Apollon, qui l'abandonna pour Cassandre, fille de Priam. Cette princesse,

après une petite guerre assez longue, entra en accommodement, et promit à son amant de conclure un traité, s'il vouloit lui communiquer le don de deviner. Le fils de Latone s'y engagea, en jurant par le Styx. Mais, à peine eut-il prononcé ce serment irrévocable, que Cassandre se moqua de sa crédulité. Le Dieu, pour la punir, ajouta au don qu'il lui avoit fait, qu'on ne croiroit jamais à ses prédictions. On assure que, depuis la mort de cette princesse, son esprit prophétique a parcouru les quatre parties du monde, et qu'il s'est depuis peu fixé dans la capitale du plus beau royaume de l'Europe.

Tous les jours ce puissant Génie
S'introduit dans les cabinets
Des Gazetiers, des Faiseurs de projets
Et des enfans de l'Alchimie.
Il voltige aussi quelquefois
Dans l'un des jardins de nos rois,
Près de l'arbre de Cracovie.
C'est là qu'il nous prédit les grands évènemens,
Les sièges, les combats, la pluie et le beau tems,
Par les oracles qu'il fait rendre.
Mais ses prophêtes bien souvent,
Plus malheureux encor que la pauvre Cassandre
Que l'on entendoit pas, ont le désagrément
Eux-mêmes de ne pas s'entendre.

Apollon, dupe de Cassandre, se consola

bientôt avec la Nymphe, dont il eut Phaëton et ses sœurs..,

Mais entre les bras de Clymène,
Laissons-le dormir jusqu'au jour.
Bon soir. Vous saurez qu'en amour
Il est bon de reprendre haleine.

LETTRE XIV.

UN jeune époux qu'Amour enflamme,
A sa moitié jure à jamais
De lui rester fidèle ; mais
Ariste est l'amant de sa femme ;
Ils n'ont qu'un cœur, ils n'ont qu'une ame ;
Ariste l'idolâtre, mais
La jeune Anette est sa voisine.
Elle est folle, vive, mutine ;
Du reste, assez maussade ; mais
Madame Ariste a mille attraits,
Des yeux, une taille divine,
Que son époux admire ; mais
La jeune Anette est sa voisine.
Climène avoit, dans tous ses traits,
Un charme, une grace enfantine,
Avec mille trésors secrets
Qu'Apollon connoissoit bien : mais
Castalie étoit sa voisine.

Cette Nymphe plut à son voisin. Il soupira, elle feignit de ne pas l'entendre ; il supplia, elle fut sévère ; il la pressa, elle

s'enfuit jusqu'au pied du mont Parnasse, où les dieux la changèrent en fontaine.

Son amant, couché sur ses bords, mêloit ses larmes à son onde, lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par une mélodie enchanteresse qui venoit du haut de la montagne. Soudain il se lève, et monte par un sentier bordé de myrtes et de palmiers. Plus il approche, plus le charme de l'harmonie s'empare de ses sens. Il s'arrête enfin au coin d'un bois, à l'ombre duquel il apperçoit un grouppe de nymphes assises sur un amphithéâtre de verdure.

Cétoient elles qui formoient ce divin concert par le doux accord de leurs voix et de leurs instrumens. Mais, à la vue d'Apollon, armé de son arc et de ses traits, la troupe craintive se sauva dans l'épaisseur du bois. Aussi-tôt le pasteur accordant sa lyre, leur chanta ces couplets:

« Nymphes, pourquoi me fuyez-vous?
» Regardez-moi, daignez m'entendre.
» La paix doit règner entre nous:
» Vous êtes belles; je suis tendre.
» Nymphes, pourquoi me fuyez-vous?
» De l'Amour quand on a les armes,
» Craint-on les armes des Mortels?
» Laissez-nous adorer vos charmes:
» On doit partager les autels
» De l'Amour, quand on a ses armes ».

Vous jugez bien qu'Apollon étoit novice encore, quand il composa ces couplets; mais, outre le mérite de l'impromptu, ils avoient celui de louer la beauté; et ce mérite-là fait passer tous les jours bien des platitudes: ainsi,

Ne demandez plus, Emilie,
Pourquoi je peins souvent vos traits;
Car, plus on vous trouve jolie,
Et plus aisément on oublie
Si mes vers sont bons ou mauvais.

Cependant les nymphes s'étoient arrêtées pour écouter Apollon. Celui-ci, à la fin de sa chanson, se trouvant près d'elles: « Je suis, leur dit-il, fils de Jupiter et de » Latone. - Et nous, reprirent-elles, filles » de Jupiter et de Mnémosine. -- Je suis » donc votre frère !..... M'est-il permis » d'embrasser mes sœurs? » Les nymphes rougirent et donnèrent le baiser fraternel. Apollon leur fit ensuite, sur leur musique, des complimens vrais ou faux, qu'elles lui rendirent au sujet de la sienne: car vous savez qu'entre artistes,

Tous ces éloges inouis
Que l'un à l'autre on se renvoie,
Sont bien souvent de faux louis
Que l'on rend en fausse monnoie.

Quoi qu'il en soit, la fraternité des arts

jointe au lien du sang, fit naître entre le fils et les filles de Jupiter une douce intimité ; et malgré le sexe des neuf Sœurs, leur amitié fut toujours sincère. Ils résolurent de vivre ensemble, et de former une académie. Apollon en dressa le plan : il établit, pour base, la loi de la Concorde, et fit porter à ses sœurs le nom de Muses (1), pour marquer leur égalité.

Mais grâces à nos Aristarques,
Ridicules pédans érigés en Monarques :
Dont la plume va distillant
Un fiel amer sur le talent,
Victime de leur haine ou de leur sot caprice ;
Du temple des beaux Arts la base s'écroulant,
A fait crouler tout l'édifice.

Son plan étant achevé, Apollon partagea entre ses sœurs, les sciences et les arts, suivant leur goût et leurs dispositions. Il indiqua, peu de tems après, la première séance de leur académie ; et voici ce qui s'y passa :

Par un discours semé de fleurs,
Calliope ouvrit l'assemblée.
Melpomène, triste et voilée,
Des Héros plaignit les malheurs,
De l'Amour déplora les charmes ;

(1) Suivant Cassiodore, le mot de Muses dérive du mot grec ομοιθσαι, qui signifie égales, pareilles.

Et, par ses aimables douleurs,
Fit éclore dans tous les cœurs,
Le plaisir du sein des allarmes.
Thalie, avec un air malin,
Des traits aigus de la Satyre,
Cribla le pauvre genre humain ;
Mais en le piquant, le fit rire.
Polymnie ensuite étala
Les faits, les vertus, la mémoire
Des Turennes de ce tems-là.
Clio, sur l'aîle de la Gloire,
Portant ces Héros vers les cieux,
Les fit voler au rang des dieux.
Uranie ouvrit ses tablettes,
Et lut intelligiblement
Le système du mouvement,
Des tourbillons et des planètes ;
Enfin, la champêtre Erato
Chanta les amours du hameau
Sur l'air plaintif de la romance.
Euterpe de son flageolet
L'accompagna ; puis en cadence,
Thersicore, par un ballet,
Termina gaîment la séance.

En peu de tems, ces assemblées devinrent célèbres; la réputation des Muses s'étendit au-delà des royaumes de la Grèce, et le fils de Latone, déchu du trône de la Lumière, monta sur le trône du Génie Il n'étoit plus des fêtes brillantes dont ses sœurs et lui ne fissent l'ornement. Mais, pour s'y transporter d'une manière commode et décente,

Il eût fallu faire les frais
D'un char, de six coursiers, d'une suite complète;
Or, personne ne fut jamais
Eclaboussé par les Laquais
Ou la voiture d'un Poëte.
Les chars sont faits pour les Amours:
La fortune est le fruit de leurs aimables ruses.
Aussi les Graces toujours
Ont éclaboussé les Muses.

Tandis que celles-ci délibéroient inutilement sur la manière de se mettre en voyage, elles apperçurent au milieu des airs, un cheval aîlé. C'étoit le célèbre Pégaze. Ce coursier fougueux, né du sang de Méduse, dirigea son vol vers le mont-Parnasse. Là, il s'abattit sur un rocher, et d'un coup de pied fit jaillir l'Hypocrêne;

Cette poétique fontaine,
Dont quelques écrivains badauts
Se vantent de boire les eaux,
En buvant les eaux de la Seine.

A la voix d'Apollon, Pégaze s'arrête: le Dieu sautant sur lui, fait placer les Muses en croupe, et ordonne au coursier de les transporter à la cour de Bacchus. Pégaze déploie ses aîles et soudain

On voit planer d'un vol agile,
Par-delà le sommet des monts;
Toutes les neuf sœurs à la file,
Comme les quatre fils Aymons.

Mais bientôt on les perd de vue, et leur coursier, rapide comme la pensée, arrive à la cour de Bacchus.

Déjà des courtisans la troupe se rassemble !
On s'empresse, on admire, on dévore des yeux,
Chez les neuf sœurs, les détails précieux
Dont vous nous présentez l'ensemble.

Adieu. Ceci a l'air d'un compliment, et je dois me les interdire avec vous;

Les complimens n'ont pas coutume
De passer pour des vérités;
Ceux que vous traceroit ma plume
Feroient tort aux réalités.

LETTRE XV.

Bacchus, chez lequel les Muses furent accueillies, étoit un prince illustre par ses victoires et par son amour pour les beaux arts. Il règnoit à Nyse, avec Ariane, qu'il avoit épousée dans l'île de Naxos, et rassembloit à sa cour les hommes les plus célèbres de son tems.

A l'arrivée des Muses, le bal s'ouvrit. Therpsicore y parut, et ravit tous les courtisans. C'est vous dire assez qu'elle désespéra toutes les femmes.

Les

Les amours dessinoient ses pas,
La volupté suivoit ses traces,
Les plaisirs animoient ses graces,
Et s'entrelaçoient dans ses bras.

Le bal fut suivi d'un concert. Euterpe et la jeune Erato s'y distinguèrent tour-à-tour; les applaudissemens redoublèrent, quand on vit paroître Marsyas.

Cet habile musicien avoit trouvé la flûte de Minerve dans une fontaine où cette déesse l'avoit jetée autrefois; et s'étant exercé sur cet instrument divin, il en tiroit des sons mélodieux. Au bruit des acclamations, Apollon éprouva d'abord quelque inquiétude; mais bientôt après il se promit la victoire. En effet, la flûte de Marsyas avoit charmé les auditeurs; la lyre d'Apollon les transporta.

Piqué de cette supériorité, le phrygien se lève, et d'un ton d'arrogance, défie son rival, en présence de toute la cour. Le frère des Muses accepte le défi, et le vaincu se soumet d'avance à la discrétion du vainqueur. Alors Marsyas invoque Minerve; et reprenant sa flûte,

Il module la mélodie
Des premiers concerts du printems;
Des premiers desirs des amans
Soupire la mélancolie;
Du gazouillement des ruisseaux

Il cadence le doux murmure,
Puis interrompant à propos
Ou précipitant la mesure,
Du caprice de ses pipeaux,
Semble lutiner les échos.
Ensuite, au milieu de la plaine,
Il égare parmi les fleurs,
Les bergères et les buveurs
Dansant autour du vieux Silène....
Mais tout-à-coup, au fond d'un bois,
On croit ouir la voix plaintive
D'une Dryade fugitive,
Qui foible et réduite aux abois,
Pousse un cri.... La peur, l'espérance
Font palpiter et tressaillir....
Jusqu'au moment où le plaisir,
Interrompu par un silence,
Se réveille par un soupir.

Marsyas avoit fini ; on l'écoutoit encore. Mais, lorsqu'il salua l'assemblée, les acclamations s'élevèrent avec la fureur de l'enthousiasme.

C'étoit un bruit ! un brouhaha !....
On s'écrioit : Bravo ! merveilles !
Et jamais on n'a vu de cabales pareilles
Au parterre de l'Opéra.

Durant tout ce vacarme, Apollon ayant accordé sa voix et sa lyre, imposa silence par un prélude ; et, se livrant ensuite au délire de son art, fit passer dans tous les cœurs l'ivresse de la volupté. Marsyas pâlit

et reconnut malgré lui la supériorité de la voix sur les instrumens. En effet,

Un chalumeau peut quelquefois
Amuser, intéresser même ;
Mais il ne peut jamais dire comme la voix :
« Vous êtes belle, je vous aime. »

Lorsqu'Apollon eut disposé l'assemblée en sa faveur, il se tourna vers Ariane, et chanta les vers suivans : (1)

« O Nymphes de Naxos ! qu'elle vous paroît belle,
» Lorsqu'au milieu de ses douleurs,
» Son teint brilloit comme la fleur nouvelle
» Que l'aube matinale arrose de ses pleurs !
» Aux accens de sa voix, sur les plaines humides,
» Amphitrite paroît avec les Néréïdes ;
» Neptune et les Tritons sortent du sein des eaux.
» La mer blanchit d'écume ; on s'empresse ; on
» admire :
» Amphitrite trembloit de perdre son empire,
» En la voyant s'élancer vers les flots.
» Mais un consolateur, conduit par la Victoire,
» Par l'Hymen lui fut présenté ;
» Et ce Dieu rendit la Beauté
» Inséparable de la Gloire. »

Soit justice, soit cabale, soit plutôt pour flatter la reine, ces vers furent redemandés avec transports ; et dès-lors Marsyas prévit

(1) Voyez tome 2, lettre XXXVIII.
Sur les trônes de la victoire, etc.

sa défaite. Mais, sur l'éloge d'une seule femme, Apollon se fiant peu aux applaudissemens de toutes les autres, voulut les mettre de bonne-foi dans son parti.

La Vénus de Praxitèle, que l'on adoroit à Gnide, et la Galathée de Pygmalion que l'amour avoit animée, étoient alors célèbres dans toute la Grèce. Apollon faisant une double allusion à ces deux chefs-d'œuvres, et promenant ses regards sur les femmes les plus aimables de la cour, chanta en s'accompagnant de sa lyre :

« Autrefois de chaque Belle,
» Empruntant le plus beau trait,
» De sa Vénus, Praxitèle
» En composa le portrait.
» Si j'avois une étincelle
» De son talent précieux,
» Je ferois adorer celle
» Que je compose en ces lieux.
» Je prendrois de Polixène
» Les yeux, la taille et le sein,
» Et la bouche d'Eroxène,
» Et l'albâtre de son teint ;
» De Chloé le front novice,
» La timide bonne foi,
» Le sourire d'Eucarisse,
» Qui semble dire : aimez-moi.
» Ah ! si mon ciseau fidèle
» Pouvoit rendre les appas
» Qu'on voit sur chaque modèle,

» Et ceux que l'on ne voit pas,
» Sans voile représentée,
» Avec leurs proportions,
» Que bientôt ma Galathée
» Feroit de Pygmalions !

» Si, pour lui donner la vie,
» L'Amour consultoit mes vœux,
» Ton enjouement, Euphrosie,
» Pétilleroit dans ses yeux :
» Aglaé, de ta malice
» Je lui donnerois un grain ;
» Et ton cœur, tendre Euridice,
» Palpiteroit sous ma main.

» Mais pourquoi ma voix légère,
» Unissant tant de beautés,
» Me fait-elle une chimère
» D'aimables réalités ?
» Tandis que je les rassemble,
» Amour rit de mon travail,
» Et j'abandonne l'ensemble
» Pour adorer le détail. »

Je ne vous peindrai point la fureur avec laquelle cet éloge fut applaudi. Il suffira, pour vous en donner une idée, de vous observer que chaque femme y étoit intéressée ; car les yeux d'Apollon avoient désigné toutes celles que sa bouche n'avoit pu nommer. Aussi la victoire lui fut-elle décernée d'une voix unanime. Mais la barbarie avec laquelle il en usa, ternit tout l'éclat de sa gloire. Ayant attaché contre un pin le

pauvre Marsyas, il l'écorcha tout vif. Les pleurs et le sang de ce malheureux formèrent un fleuve auquel on donna son nom.

Vous voyez, Emilie, qu'il est souvent plus aisé de vaincre que de pardonner. Souvenez-vous donc qu'il est encore plus glorieux de pardonner que de vaincre.

Vous qui, de l'enfant de Vénus,
Etendez chaque jour et l'empire et la gloire,
Laissez-nous à vos pieds chérir votre victoire,
Et lire dans vos yeux la grace des vaincus.

LETTRE XVI.

Vous connoissez, Emilie, l'espèce fertile de nos petits Mydas qui se vantent de posséder un esprit et des connoissances auxquels nous avons le malheur de ne pas ajouter foi. Ces messieurs pourroient se vanter avec plus de raison de la noblesse et de l'ancienneté de leur origine; car Mydas, leur premier père, étoit roi de Lydie, et contemporain de Bacchus. C'est dommage pour notre scène lyrique, que cet illustre amateur soit né quelques milliers d'années trop tôt;

Car à Paris, il eût fait des merveilles;
Il eût été le chef de nos Censeurs,

Petits-maîtres, Abbés, et clercs de procureurs,
Auxquels il a transmis son nom et ses oreilles.

Ce prince ayant entendu parler du talent sublime d'Apollon, dit, en appuyant le poing sur la hanche : « Parbleu ! je serois » curieux de juger cet homme-là : qu'on me » le fasse venir. »

Apollon se présente ; et Mydas bégayant et grasseyant tour-à-tour du haut de sa grandeur, laisse tomber ces paroles :

« Vous possédez l'art chromatique ?
» Voyons un peu : je m'y connois ;
» Non que je sache la musique,
» Jupiter m'en préserve ; mais
» Je sais tout sans avoir jamais
» Rien appris. De plus je me pique,
» Lorsque je prononce un arrêt,
» D'employer le terme technique ;
» Car je suis, grace à Richelet, (1)
» Savant par ordre alphabétique.
» Au reste, je vous avertis,
» Mon cher, que, par tous mes amis,
» Dans notre comité lyrique,
» Vous serez loué comme un Dieu,
» Ou sifflé comme un misérable ;
» Car avec nous point de milieu :
» L'on est Divin ou détestable. »

Tandis que Mydas débitoit ces impertinences préliminaires, Pan son favori vint assister à sa toilette.

(1) Auteur d'un dictionnaire.

Pan étoit un Seigneur voisin,
Tel qu'on en voit encor, qui, dans leur territoire,
Sont renommés pour leurs chansons à boire,
Et leur talent pour chanter au lutrin.

Le roi le voyant entrer, courut à sa rencontre, et prenant Apollon par la main : « Vous voyez, dit-il, un rival que je vous » présente. C'est vous proposer une victoire » de plus. Allons, messieurs, le moment est » favorable; voici mon barbier; je suis à » vous : commencez. »

Pan chanta le premier, et Mydas manqua vingt fois de pâmer en l'écoutant. Il levoit les yeux au ciel : il frappoit des pieds et des mains, et crioit aussi fort que le chanteur.

Tel un âne, auprès d'un buisson,
Ecoutant la voix de son frère,
Enchanté de l'entendre braire,
Avec lui brait à l'unisson.

Pan ayant heureusement fini, Apollon commençoit à peine, que Mydas l'interrompit en s'écriant :

« Vous chantez comme on parle ! Air mesquin,
» mauvais choix,
» Petit genre... Où sont donc ces cadences parlées,
» Ces grands éclats, ces ports de voix,
» Et ces roulades martelées. »

Puis se tournant vers son favori, il ajouta avec un sourire protecteur :

« C'est un jeune homme encor, mais s'il veut
» quelque tems
» Etudier votre méthode
» Et suivre mes leçons, avant peu je prétends
» Lui faire un sort, et le mettre à la mode. »

Mydas parloit encore, lorsqu'il sentit éclore sous sa chevelure une paire d'oreilles longues et velues. Effrayé de ce prodige, Pan prit la fuite, et ne s'en vanta pas. Apollon se retira vengé, et le prince demeura seul avec son barbier, dont le génie couvrit d'une perruque ses oreilles miraculeuses. Mydas exigea de lui la promesse d'un secret inviolable : le barbier lui en fit le serment, mais par malheur,

On tait le bien, même le mal ;
Plusieurs femmes, dit-on, s'en sont fait un scrupule
Dans les siècles passés ; mais, par un sort fatal,
L'homme, qui sait le mieux cacher le Vice, brûle
De dévoiler le Ridicule.

Le barbier, chargé du secret de son maître, ne put long-tems soutenir ce fardeau. Il alla creuser la terre dans un endroit écarté, et prononça ces mots en s'inclinant : « Le » roi Mydas a des oreilles d'âne ». Ayant ensuite enterré son secret, il s'éloigna. Mais peu de tems après la terre produisit en cet endroit des roseaux qui étant agités par le vent, répétoient entr'eux : Le roi

Mydas a des oreilles d'âne. Vous voyez que dans ce tems-là les secrets enfouis germoient et croissoient avec les plantes.

S'il en étoit encor de même;
Les roses de votre jardin,
Sous l'aîle du Zéphir badin,
Diroient en naissant: Je vous aime.

Mydas désespéré de ne pouvoir plus garder l'incognito, alla chercher un asyle à la cour de Bacchus. Celui-ci pour le consoler offrit de lui accorder la première grace qu'il paroîtroit desirer. Le prince aux longues oreilles demanda de changer en or tout ce qu'il toucheroit.

Des modernes Mydas en France
Tel est encore le grand mot:
De l'or !... Messieurs, en conscience,
Avec de l'or est-on moins sot?
En a-t-on moins d'impertinence?
Est-on moins dupe tous les jours
De Cupidon et de sa mère?
A-t-on mieux l'heureux don de plaire?
Est-on mieux fait pour les amours?
A-t-on les graces du bel âge?
A-t-on l'estime? a-t-on l'honneur?
A-t-on de l'esprit et du cœur
La délicatesse en partage?
Et lorsque d'un limon grossier
Le ciel nous a petri le crâne,
Avec tout l'or d'un financier,
A-t-on moins des oreilles d'âne?

Mydas, avant la fin du jour, se repentit de sa demande indiscrète : les alimens, en approchant de ses lèvres, se changeoient en or : et ce riche indigent se trouva bientôt menacé de la famine.

Tel un richard par la goutte écloppé,
Devant lui voit servir un repas délectable,
Sans oser y toucher ; puis se levant de table,
Boit un grand verre d'eau, quand chacun a soupé.

Bacchus satisfait de lui avoir donné cette leçon, et touché de son repentir, lui ordonna, pour se délivrer de cette vertu fatale, de se baigner dans les eaux du Pactole. Ce fleuve qui traverse la Lydie roule depuis ce tems un sable d'or avec ses flots.

Au bord d'une fontaine arrivant l'autre jour
Je vis nager, sur l'eau, deux beaux boutons de rose,
Quelques feuilles de lys, puis encore autre chose,
Ressemblant à deux fruits jumeaux ; puis tour-à-tour
Des plumes que je pris pour celles de l'Amour,
Me rappelant alors, belle Emilie,
Que cette onde souvent caressa vos trésors,
Dans une tendre rêverie,
Je m'agenouillai sur ces bords,
Songeant au fleuve de Lydie.

P. S. J'espérois vous parler des autres exploits d'Apollon, de son rappel à la cour céleste, de son aventure dans l'île de Rhodes, de ses temples, de ses prêtresses, de ses oracles : mais la fin des vacances amène

celle de nos entretiens, et le plaisir de vous revoir va succéder à celui de vous écrire.

Le Sagittaire me rappelle
Sous les étendarts de Thémis:
Heureux, si je puis être admis
Dans le temple de l'immortelle!
Heureux, si je puis exhaler
L'ardeur divine qui m'enflâme,
Et du feu dont brûle mon ame,
Voir tous mes Auditeurs brûler,
Et tous les yeux étinceler!
Armé du poids de l'éloquence,
Qu'il est glorieux d'étouffer
Et l'Imposture et la Licence!
Et qu'il est doux de triompher,
Quand on combat pour l'innocence!

Rempli de cet espoir flatteur,
Ambitieux Admirateur
De Paris, de Rome et d'Athènes,
Je vais, Orateur-écolier,
Suivre, applaudir, étudier
Gerbier, Target et Démosthènes.

Quand je confesse à vos genoux
Ma défaite et votre victoire,
Que n'ai-je leur talent, et vous,
Le cœur de votre Auditoire!

Fin de la première Partie.

Q772-S51 v.1